

Cahiers LITUANIENS



N°15 - Automne 2016 - 17^e année



Cahiers
LITUANIENS
Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

N°15 / 2016
Strasbourg, automne 2016

Revue publiée avec le soutien de
la Fondation Robert Schuman (Paris) et de
l'Union Internationale des Alsaciens (Colmar).

Illustration de couverture :

Antanas Liutkus, *Autoportretas / Autoportrait*, huile sur toile, 46 x 38 cm
(collection privée).

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :

Aldona Bieliūnienė, Liucija Černiuvienė, Marie-Françoise Daire,
Piotr Daszkiewicz, Marie-France de Palacio, Corine Defrance,
Liudmila Edel-Matuolis, Julien Gueslin, Uwe Hecht, Eglė Kačkutė-Hagan,
Ona Kažukauskaitė, Jean-Claude Lefebvre, Guido Michelini,
Caroline Paliulis, Yves Plasseraud, Aldona Ruseckaitė, Marielle Vitureau,
Bernard Vogler.

Crédits photographiques :

Archives de l'Institut littéraire Kultura : p. 6, 8, 9.

Collection famille Liutkus : p. 20, 21, 23.

Muséum national d'Histoire naturelle : p. 37, 47.

ISSN 1298-0021

© Cercle d'histoire Alsace-Lituanie / Cahiers Lituanien, 2016

Maquette et mise en page : Pierre Potier

Impression : Kocher, Rosheim

Dépôt légal : 4^e trimestre 2016

Tous droits réservés

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé en Alsace

Editorial

Si le régime soviétique issu du coup d'État bolchévique de 1917 a fasciné de nombreux intellectuels en Occident dès l'entre-deux-guerres, il a aussi inquiété les États immédiatement voisins de la Russie, y compris ceux issus de l'éclatement partiel de l'empire tsariste. Afin de mieux comprendre l'énigme que représentait ce nouveau régime atypique, un établissement de recherche et d'enseignement unique en son genre avait été créé en 1930 à Vilnius (qui avait été annexée *de facto* par la Pologne ces années-là) par les milieux académiques polonais : l'Institut de l'Europe Orientale de Vilnius. Alors que les années « soviétiques » d'après 1945 ont effacé l'institut de la mémoire collective, l'historien Marek Kornat nous le fait découvrir en ouverture de ce numéro.

La Seconde Guerre mondiale bouleversa aussi le destin personnel de deux diplomates qu'il nous a paru intéressant de présenter : le Français René Ristelhueber d'une part, d'origine alsacienne, qui fut le représentant de la France en Lituanie au début des années 30 et dont la carrière diplomatique s'est interrompue lors de son poste ultérieur au Canada, à cause de sa fidélité au régime qui l'avait nommé ; et le Lituanien Antanas Liutkus d'autre part, en poste à Paris à la fin des années 30 et dont la fonction disparut en même temps que l'État qui l'avait nommé, car annexé par l'URSS. L'un comme l'autre s'occupa de réfugiés après la guerre. Liutkus, dont l'autoportrait peut être admiré en couverture, mena en plus une carrière artistique qui est décrite ici par la conservatrice Elvyra Markevičiūtė.

Après avoir abordé dans les numéros précédents l'œuvre de plusieurs grands hommes de lettres lituaniens, tels Maironis et Donelaitis, ou de poètes contemporains – Artūras Valionis, Donaldas Kajokas, Marius Burokas – nous avons eu cette année la curiosité de nous pencher sur deux ovnis littéraires qui traversèrent le monde des lettres en France dans les années 1970 en portant haut le nom – singulièrement oublié à cette époque – de « Lituanie » : *La folle de Lituanie* de Bertrand Poirot-Delpech (1970) et *Démone en Lituanie* d'Henri Guignonat (1973). Jean-Claude Lefebvre s'attache à décrypter ces deux œuvres, par ailleurs si dissemblables.

Cette livraison s'achève avec un texte de Piotr Daszkiewicz sur les mémoires d'Ignacy Domeyko. L'article est largement centré sur les études parisiennes du grand minéralogiste et géologue originaire de Lituanie et sur son premier travail en Alsace, dans l'entreprise de la célèbre famille Koechlin.

Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	3
L'Institut de l'Europe Orientale de Vilnius : l'unique centre de soviétologie à l'est de la Vistule avant 1939 <i>Marek Kornat, professeur d'histoire politique à l'Université Jaguellonne de Cracovie</i>	5
René Ristelhueber (1881-1960), un Alsacien ministre de France à Kaunas <i>Julien Gueslin, historien, conservateur à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (BNU)</i>	14
Antanas Liutkus (1906-1970), diplomate lituanien et artiste de l'exil <i>Jonas-Perkūnas Liutkus, ancien président de la Communauté lituanienne de France, fils d'A. Liutkus</i>	18
Le retour des couleurs d'Antanas Liutkus <i>Elvyra Markevičiūtė, critique de théâtre, conservatrice à la Bibliothèque publique régionale de Kaunas (KVB)</i>	23
La Folle de Lituanie et Démone en Lituanie : deux ovnis littéraires français des années 1970 <i>Jean-Claude Lefebvre, professeur de lettres e.r., Île-de-France</i>	26
Les études à Paris et le premier travail en Alsace d'Ignacy Domeyko (1802-1889) d'après ses mémoires <i>Piotr Daszkiewicz, historien des sciences, Muséum national d'Histoire naturelle, Paris</i>	37
Turinys lietuvių kalba - Summary in English	48

L'Institut de l'Europe Orientale de Vilnius : l'unique centre de soviétologie à l'est de la Vistule avant 1939

Marek Kornat

« La Pologne, coincée entre deux États géants, doit impérativement connaître tous les aspects de la vie de ses voisins » avait écrit le professeur Stanisław Swianiewicz, éminent soviétologue polonais et cofondateur de l'école polonaise de soviétologie entre les deux guerres¹. L'État communiste, « un mauvais voisin », fascinait surtout par son caractère spécifique. La nouvelle Russie révolutionnaire était une « énigme » pour les Occidentaux. À l'étranger, on ne savait que très peu de choses à son sujet. La collectivisation comme méthode d'appropriation massive de biens, la terreur comme mode de gouvernement, l'industrialisation « à toute vapeur », tout cela stimulait l'imagination.

L'Institut de l'Europe Orientale de Vilnius, de son nom complet « Institut scientifique de recherche sur l'Europe Orientale » [*Instytut Naukowo-Badawczy Europy Wschodniej*]², fut l'unique centre polonais spécialisé en soviétologie avant la Seconde guerre mondiale. Il inaugura les études sur l'État et le droit soviétiques, l'économie et les questions nationales relatives à l'Union soviétique. Czesław Miłosz constata que « la Pologne possédait un tel institut alors que ni l'Amérique ni l'Angleterre n'avaient rien de comparable à l'époque »³.

L'Institut fut créé au début de l'année 1930 sous la forme d'une association indépendante. Bien que lié à l'Université Étienne Batory de Vilnius, il disposait ainsi d'une grande autonomie de gestion. Ses statuts, adoptés lors de la première réunion des membres fondateurs, le 23 février 1930, stipulaient que son principal objet était « la recherche sous les angles historique, géographique, économique, culturel, social et politique sur les États et entités se situant entre la mer Noire et la mer Baltique ainsi que sur les peuples y habitant, et la diffusion du savoir relatif aux territoires et aux peuples précédemment mentionnés »⁴.

¹ S. Swianiewicz, *Socjologia gospodarki wojennej*, „Pax”, n° 1, 1937, p. 2. La revue „Pax” paraissait à Vilnius.

² En lituanien : *Rytų Europos mokslinių tyrimų institutas*.

³ C. Miłosz, *Teodor Bujnicki*, [dans:] *Zaczynając od moich ulic*, Kraków 2006, p. 235. Miłosz écrivait sur la période de l'entre-deux-guerres. Bien évidemment, dans les États-Unis de l'après-guerre engagés dans la guerre froide, il existait plusieurs instituts et près d'une centaine de chaires universitaires où l'on enseignait les problématiques liées à la Russie soviétique.

⁴ *Statut Stowarzyszenia Instytutu Naukowo-Badawczego Europy Wschodniej*, Warszawa 1930. Le texte des statuts de l'institut ont également été publiés dans „Rocznik Instytutu Naukowo-Badawczego Europy Wschodniej w Wilnie”, t. 1, 1933, p. I—XVI.

Durant la période 1918-1939, deux types de centre de recherche sur l'Union soviétique et les questions est-européennes existaient en Europe. Le premier consistait à réunir un groupe de chercheurs étudiant ces questions et à publier des monographies scientifiques, alors que le second se limitait à la gestion d'un centre de documentation – presse et bibliothèque – sur l'État soviétique⁵.

L'Institut de Vilnius cumulait les deux fonctions, avec

une équipe de chercheurs et un centre de documentation. Les soviétologues polonais s'inspiraient du « Osteuropa-Institut » de Breslau, à l'époque le plus grand centre de ce type en Europe continentale.

L'Institut était divisé en sections. Władysław Zawadzki, professeur d'économie réputé, dirigeait la section économique. Après sa nomination au poste de ministre du Trésor à Varsovie, cette section fut dirigée par Witold Staniewicz. Stefan Ehrenkreutz, juriste et historien, futur recteur de l'université, dirigeait la section d'histoire du droit. L'Institut disposait encore de deux sections qui ne portaient pas sur l'Union soviétique : la section de philologie et la section d'ethnologie. Les sous-sections d'économie et de politologie de l'URSS étaient confiées respectivement aux professeurs Stanisław Swianiewicz et Wiktor Sukiennicki.

La fonction de président de l'Institut était uniquement honorifique. Le professeur Jan Rozwadowski, linguiste réputé, professeur à l'Université Jagellonne, spécialiste des langues slaves et président de la commission orientaliste de l'Académie polonaise des sciences et des arts, fut président jusqu'en janvier 1935. Sa grande notoriété dans le monde de la recherche et son large réseau de contacts au niveau international contribuèrent significativement à renforcer l'importance scientifique de l'Institut. Ce fut particulièrement précieux, surtout dans la première période de ses activités, la plus difficile. Le professeur Stanisław Kętrzyński devint président de l'Institut après le décès de Rozwadowski. Il resta à ce poste jusqu'en 1939. Ce professeur de l'Université de Varsovie disposait d'une expérience particulière car, durant les années 1924-1925, il avait occupé un poste de diplomate polonais à Moscou.



La bibliothèque Wróblewski, ancien siège de l'Institut à Vilnius

⁵ S. Swianiewicz, *W sprawie organizacji badań sowietoznawczych*, „Polityka”, 18 juin 1939, p. 2.

Auprès de l'Institut fut fondée l'École des sciences politiques de Vilnius. Ce fut une des quatre écoles de ce type en Pologne, mais la seule spécialisée en soviétologie. Elle formait des spécialistes de la Russie soviétique et de l'Europe Orientale tout en proposant également des cours en histoire, droit, économie et sociologie. Le 17 octobre 1932, le Conseil des ministres polonais dota l'école du statut d'École académique supérieure.

Près de la moitié du budget de l'Institut était constitué par des subventions du ministère des Affaires étrangères. Le centre recevait également des financements du ministère des Affaires intérieures et du ministère des Cultes et de l'Éducation Publique, ainsi que du Fond National de la Culture. Le Deuxième Département du commandement général de l'armée polonaise, à savoir le renseignement militaire, apportait également à l'Institut son soutien, mais qui resta confidentiel.

Le professeur Ehrenkreutz joua un rôle de *spiritus movens* à l'Institut. Il était originaire de Mazovie et avait commencé sa carrière scientifique à Varsovie. Il arriva à Vilnius afin de diriger la chaire de droit polonais et lituanien à l'Université Étienne Batory. Il enseigna l'histoire des systèmes politiques des États d'Europe Orientale à l'École des sciences politiques.

Les noms de plusieurs professeurs de l'université de Vilnius figurent parmi les enseignants de cette école : Adam Chełmoński enseignait le droit commercial, Iwo Jaworski le droit politique polonais, Jerzy Panejko le droit administratif et le droit international, Bronisław Wróblewski les principes de la sociologie, Stefan Glaser l'introduction à la connaissance du droit, Eugeniusz Waśkowski le droit civil. Le professeur Marian Zdziechowski, connu pour ses idées conservatrices, spécialiste en philosophie et littératures slaves, analysait les courants intellectuels russes des XIX^e et XX^e siècles. Le sociologue Aleksander Hertz enseignait également dans cette école. Il y étudiait les régimes totalitaires soviétique et allemand dans une perspective comparative. L'homme politique et journaliste ukrainien Mykoła Kowałewski analysait les problèmes nationaux en URSS. Les économistes Czesław Bobrowski et Zygmunt Szempliński étudiaient l'économie soviétique du point de vue des possibilités de développement d'échanges commerciaux polono-soviétiques. Les historiens Henryk Łowmiański et Stanisław Arnold enseignaient l'histoire de la Russie et de l'Europe Orientale. Cezaria Baudouin de Courtenay donnait des cours sur les fondements de l'ethnologie en l'Europe Orientale.

Les cours de stricte soviétologie étaient confiés aux chercheurs de l'Institut. Wiktor Sukiennicki enseignait l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie et les problèmes du système politique de l'URSS. Stanisław Swianiewicz abordait l'économie politique et la doctrine économique du communisme, quand Witold Staniewicz se chargeait de la politique agraire de l'URSS. Bolesław Wilanowski présentait les relations religieuses en URSS et Seweryn Wysłouch la politique nationale de l'URSS. Ce dernier était également l'auteur d'une étude sur la question biélorusse.

Dans le programme de recherches sur l'URSS de l'Institut établi par Stanisław Swianiewicz, ce dernier distingua six domaines d'études : 1) Les problèmes de politique intérieure. Il y mentionnait les forces et les groupes concourant au pouvoir, le parti communiste, tous les éléments de la situation intérieure. 2) Les questions nationales en URSS. Il souligna que « notre époque est une période d'exceptionnelle tension des courants nationalistes ». Dans ce contexte, les études relatives aux relations nationales en Europe Orientale et en URSS devenaient une priorité essentielle. 3) Les questions économiques de la Russie soviétique : capitalisme d'État, industrialisation, collectivisation forcée. 4) La problématique de la politique étrangère de l'URSS. Swianiewicz soulevait dans ce domaine les questions relatives aux « méthodes soviétiques d'influence sur l'opinion publique à l'étranger, ainsi que le rôle du Komintern, la collaboration de la III^e Internationale avec certains groupes du capital financier, dont le résultat fut la formation des fronts populaires ». Swianiewicz souligna que « les chercheurs travaillant sur cette problématique doivent connaître l'histoire de la diplomatie du XIX^e siècle et avoir une certaine culture historique ». 5) La question des formes du système de l'État et autres questions juridiques. 6) Les questions relatives aux courants intellectuels et culturels de la Russie du XX^e siècle.

Wiktor Sukiennicki et Stanisław Swianiewicz furent les deux personnages clés qui décidèrent de l'orientation des études soviétiques à l'Institut. Les deux reçurent leur titre de professeur à Vilnius et toute leur carrière professionnelle est liée à l'université de cette ville. Les recherches sur le système et l'économie de l'URSS occupaient une place prépondérante, contrairement aux nombreux juristes polonais qui commentaient volontiers les réalités soviétiques sans pourtant avoir entrepris d'études approfondies du système. Ainsi, Sukiennicki et Swianiewicz doivent être considérés comme les premiers soviétologues polonais.



Wiktor Sukiennicki

Wiktor Sukiennicki (1901-1983), juriste de formation, appartenait à la première génération promue à l'Université Étienne Batory après l'indépendance. Il avait obtenu son titre de docteur à la Sorbonne, à Paris. C'est au début des années trente qu'il commença à étudier le système juridique et politique soviétique. En 1938, il publia une importante monographie sur l'évolution du système de l'URSS à la lumière des publications officielles du pouvoir soviétique⁶. Il y analysait les changements du système à partir du coup d'État bolchévique de 1917 jusqu'à l'établisse-

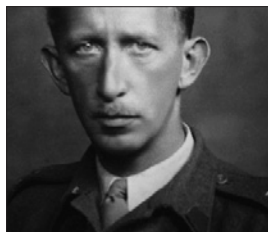
⁶ *Ewolucja ustroju Związku Socjalistycznych Republik Radzieckich w świetle oficjalnych publikacji władzy radzieckiej.*

ment de la constitution soviétique de 1936. Il soulignait « un aspect inconnu jusqu'à présent dans les autres systèmes étatiques, à savoir une dynamique d'adaptation aux changements des relations politiques et économiques du pays », ainsi que l'ouverture à toutes les républiques soviétiques existantes et futures pour aboutir à leur transformation en une « République Socialiste Soviétique Mondiale ». L'important changement fut surtout, d'après Sukiennicki, l'abandon du système des conseils propre à Lénine au profit du pouvoir illimité de l'appareil bureaucratique. Ceci servait à la protection des acquis de la révolution. Il n'utilisait pas la formulation « totalitaire » mais, comme tous les soviétologues de Vilnius, parlait de « système de monopar­tisme de l'État total ».

Quant à Stanisław Swianiewicz (1899-1997), il était économiste et historien de formation. En 1930, il publia l'étude « *Lénine en tant qu'économiste* » [*Lenin jako ekonomista*].

Il démontra l'influence idéologique des Narodniki et de la théorie du capitalisme monopoliste de Rudolf Hilferding sur le léninisme. Il étudia de manière approfondie l'économie soviétique et s'intéressa plus particulièrement au processus stalinien d'industrialisation comme type de révolution venu d'en haut⁷. Par son analyse du plan quinquennal lancé en URSS à partir de 1929, il inaugura en Pologne les études d'économie soviétique. Il qualifia la collectivisation en URSS de « plus grande révolution sociale dans l'histoire du monde ». Il démontra le rôle du « mythe révolutionnaire » dans le système totalitaire soviétique. Swianiewicz soulignait l'importance de ces métamorphoses de la Russie du point de vue des relations internationales car « le développement des forces économiques, plus qu'à n'importe quel moment dans le passé, constitue un potentiel de capacités militaires du pays ». Il attira l'attention sur le fait que « la transformation économique en Russie soviétique est réalisée à une énorme échelle et que ses conséquences auront un impact considérable à l'avenir sur les relations politiques et nationales du pays ».

Une autre belle idée est à mettre à l'actif de Swianiewicz. Il fut à l'origine de la création de la publication périodique *Przegląd Kwartalny Gospodarki Związku Socjalistycznych Republik Sowietkich* [*Revue trimestrielle sur l'économie de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques*], éditée par la Section Économique de l'Institut. Ce périodique parut régulièrement à



Stanisław Swianiewicz

⁷ L'étude s'intitule *Rzut oka na zasadnicze problemy sowieckiej polityki gospodarczej* [*Un coup d'œil sur les principaux problèmes de la politique économique soviétique*] „Rocznik Instytutu Naukowo-Badawczego Europy Wschodniej w Wilnie”, t. 2, 1934, p. 1-47.

partir de 1932 jusqu'au début de la guerre et était destiné à l'usage interne du service diplomatique et du département d'Europe Orientale du ministère des Affaires étrangères, des services du ministère de l'Industrie et du Commerce, du ministère des Affaires intérieures et du Deuxième département du Commandement général de l'armée. Il fournissait régulièrement une analyse détaillée du développement de la situation économique de la Russie soviétique.

Parmi ses tâches prioritaires, l'Institut développait un important fonds documentaire pour les études soviétiques, en acquérant systématiquement littérature et presse d'URSS. Le « Catalogue des publications portant sur l'économie soviétique » à la Bibliothèque de l'Institut, au Palais Wróblewski à Vilnius, représentait une importante contribution au séminaire sur les problèmes des affaires économiques de l'URSS.

Les éditions officielles soviétiques (publications juridiques, données statistiques), la presse soviétique, les travaux occidentaux et les témoignages venus de la « terre inhumaine »⁸ et imprimés en Occident constituèrent une base pour l'analyse de l'État, du droit et de l'économie soviétique.

L'édition de *Rocznik Instytutu Naukowo-Badawczego Europy Wschodniej* [*Annales de l'Institut scientifique de recherche sur l'Europe Orientale*] fut une importante contribution – même si elle resta inachevée – de l'Institut. Il devait s'agir de la publication annuelle d'un volume de plusieurs centaines de pages. Seuls deux volumes furent édités, en 1933 et en 1934. Le premier fut entièrement consacré à la Lituanie. Le deuxième portait sur les études soviétiques. Le troisième volume devait aussi être consacré à la soviétologie et aborder des questions de droit du système de l'URSS. Cependant, il ne parut jamais. Bien que cela n'ait pas été prouvé, il semble probable que ce furent les autorités politiques polonaises qui décidèrent d'arrêter l'édition de cette publication.

Les soviétologues polonais de Vilnius étudièrent le système soviétique durant la phase la plus intéressante de son développement, celle de l'établissement de la dictature de Staline et de la mise en place de l'industrialisation. L'industrialisation à marche forcée constituait la « troisième révolution ». Ainsi l'interpréta Stasys Lozoraitis, le ministre des affaires étrangères de Lituanie. Il écrivit que, par la voie de la politique stalinienne de l'industrialisation, « une troisième révolution » avait eu lieu en Russie soviétique, faisant suite à la première, « politique », de 1917/1918, puis à la deuxième, « la collectivisation », décrétée en 1928⁹.

⁸ L'expression « sur la terre inhumaine » fut proposée par Józef Czapski. Les mémoires de son séjour dans les camps soviétiques en 1939-1941 portent le titre *Terre inhumaine* (édition française 1947).

⁹ The National Archives (Londres – Kiev), Foreign Office, 371, 22285, N.26/26/38. Rapport du délégué britannique à Kaunas Thomas Preston pour le Foreign Office, du 24 décembre 1937.

Si la soviétologie prédominait dans les travaux de l'Institut, elle n'était pas l'unique sujet de recherches. Les questions baltes, donc liées à la Lituanie, l'Estonie et la Lettonie, constituaient le deuxième terrain de recherches. Dans le rapport de l'Institut destiné au ministère polonais des Affaires étrangères pour l'année 1935, nous pouvons lire que « l'Institut scientifique de recherche sur l'Europe Orientale à Vilnius constata la nécessité d'étudier un domaine peu abordé en Pologne, à savoir l'évolution actuelle des États en Europe de l'Est, URSS et États Baltes »¹⁰.

Les problèmes baltes, en réalité lituaniens, étaient principalement étudiés par Władysław Wielhorski. Il était considéré comme un spécialiste des questions nationales et étatiques de la Lituanie moderne. Il était l'auteur de deux études sur la République de Lituanie : « *La Lituanie ethnographique* » [*Litwa etnograficzna*] (1928) et « *La politique économique de la Lituanie* » [*Polityka ekonomiczna Litwy*] (1933). Wielhorski donnait également des cours sur les questions baltes à l'École des sciences politiques de Vilnius.

Le conflit entre la Pologne et la Lituanie ne favorisa pas l'interprétation équilibrée de ces questions. La perception réciproque fut très compliquée. Sans doute les travaux de Wielhorski, même s'ils étaient exempts de sentiments anti-lituaniens, représentaient-ils uniquement le point de vue polonais.

Les questions relatives à la Lituanie moderne furent le thème du premier volume de la revue *Rocznik* de l'Institut (pour l'année 1933), déjà citée. Ce numéro comporta d'importants études et mémoires. Mentionnons notamment les contributions de Władysław Wielhorski (« *Questions territoriales dans la politique de la Lituanie* »), de Teodor Nagurski (« *Klaipėda* ») et du père Antoni Wiskont (« *Le concordat lituanien en relation avec la constitution de l'État lituanien et le concordat polonais* »).

Au mois de mai 1935, un groupe dirigé par Janusz Ostrowski se constitua à l'Institut afin d'éditer le *Biuletyn Kowieński* [*Bulletin de Kaunas*], d'une périodicité de 2 à 3 numéros par semaine. Cette cellule s'occupait de la préparation des matériaux relatifs à la Lituanie et aux relations polono-lituaniennes pour les besoins du ministère des Affaires étrangères.

L'Institut éditait également la revue *Balticoslavica*, dont le professeur Erwin Koschmieder, slaviste et linguiste, était le fondateur. La revue publiait les travaux dans les domaines de l'archéologie, de la préhistoire, de l'ethnographie et de la philologie des peuples et territoires du bord de la Baltique, lituaniens, lettons, estoniens et finnois, ainsi que des voisins slaves, polonais, biélorusses, ukrainiens et russes.

¹⁰ *Archiwum Akt Nowych* [*Archives des Actes Nouvelles*] (Warszawa), Ministerstwo Spraw Zagranicznych [Ministère des Affaires Étrangères], vol. 5219.

L'école de soviétologie de Vilnius remporta des succès mais aussi quelques échecs. Il manqua surtout aux soviétologues polonais une revue périodique, semblable au trimestriel *Osteuropa*, la revue phare de *l'Ostforschung* allemande. L'Institut ne publia pas suffisamment en langues étrangères pour se faire connaître en Occident. La revue *Rocznik* cessa de paraître après seulement deux volumes.

Une sombre affaire politique durant les années 1936 et 1937 entacha la réputation de l'Institut. Un groupe d'activistes de gauche gravitant autour de l'Institut entama des contacts secrets avec des émissaires du Parti communiste de Biélorussie Occidentale et d'Ukraine Occidentale. Un des dirigeants du groupe, Henryk Dembiński, passa en jugement. Prétextant que l'Institut était infiltré par des communistes ou cryptocommunistes, le journaliste conservateur Stanisław Mackiewicz demanda sa liquidation. L'affaire put être désamorcée par la visite d'une équipe spéciale du ministère des Affaires étrangères et du Deuxième département du commandement général de l'armée, qui examina les charges, et l'Institut subit quelques changements d'organisation, avec notamment la réduction du nombre de matières en soviétologie enseignées à l'École des sciences politiques.

L'Institut de Vilnius peut être rapproché de l'Institut de l'Est à Varsovie [*Instytut Wschodni w Warszawie*]. Celui-ci fut créé en 1926 comme un centre lié au Mouvement prométhéen qui prônait une alliance des nations opprimées par l'URSS au nom du combat contre cet empire, son éclatement et l'émancipation des nations opprimées. L'Institut de Varsovie ne devint cependant pas un centre de recherches de soviétologie. On y édita seulement quelques livres au sujet de l'histoire de ces nations opprimées. Le centre fut également un lieu de discussions sur la politique polonaise à l'Est¹¹.

L'Institut de l'Europe Orientale à Vilnius cessa ses activités en septembre 1939, après neuf ans et demi d'existence. C'est court si l'on considère qu'en sciences sociales les meilleurs résultats sont obtenus dans le cadre de programmes pluriannuels. Le potentiel intellectuel de l'Institut était certes significatif mais il ne fut pas suffisamment exploité. Plusieurs facteurs y ont contribué, dont en premier lieu le contexte particulier des années trente, empreint de conflits idéologiques auxquels l'Institut fut mêlé.

Avec des moyens financiers bien moindres que les Allemands pour le développement de leur *Ostforschung*, l'Institut de Vilnius constitua néanmoins une véritable « école polonaise de soviétologie » qui permit dans une perspective historique l'émergence des conceptions originales des soviétologues polonais.

¹¹ Voir I. P. Maj, *Działalność Instytutu Wschodniego w Warszawie 1926–1939*, Warszawa 2007.

Władysław Zawadzki mourut prématurément en 1936. Stefan Ehrenkreutz mourut dans la prison du NKVD à Vilnius en 1945. Wiktor Sukiennicki et Stanisław Swianiewicz survécurent à la guerre mais le destin ne leur épargna pas les expériences de la « terre inhumaine »¹². Stanisław Kętrzyński fut déporté par les Allemands à Auschwitz ; il survécut au camp et mourut en 1950 en Pologne. Władysław Wielhorski fut emprisonné par les Soviétiques et libéré en juillet 1941, suite à un accord entre le gouvernement polonais en exil à Londres et le gouvernement soviétique. Seul Witold Staniewicz poursuivit une carrière universitaire en Pologne après la guerre ; il enseigna l'économie agricole à Poznań.

Après la guerre, en Pologne sous domination communiste, l'existence de l'Institut fut longtemps occultée¹³. L'écrivain communiste Jerzy Putrament créa de toutes pièces l'image d'un institut fondé par les services de renseignement polonais se livrant à l'espionnage antisoviétique dans la Pologne d'avant-guerre. La découverte de « l'école polonaise de la soviétologie » n'eut lieu que dans les années 70 et 80 du XX^e siècle¹⁴. Des études plus complètes sur sa contribution à la soviétologie furent menées aussi au début de notre siècle¹⁵.

Traduit du polonais par Piotr Daszkiewicz

¹² Wiktor Sukiennicki et Stanisław Swianiewicz émigrèrent, ensuite, respectivement aux États-Unis et en Angleterre (NdR).

¹³ À l'exception de Jan Róziewicz qui mentionna l'Institut dans son livre *Polsko-radzieckie stosunki naukowe w latach 1918–1939*, Wrocław 1979, p. 130–132.

¹⁴ Voir R. H. Szawłowski, *Polish Sovietology 1918/19–1939*, „The Polish Review” (New York), Vol. XVII, c. 3, 1972, p. 3–36.

¹⁵ M. Kornat, *Bolszewizm – totalitaryzm – rewolucja – Rosja. Początki sowietologii i studiów nad systemami totalitarnymi w Polsce (1918–1939)*, t. 1, Kraków 2003 (chapitre. III). Voir aussi M. Kornat, *Polska szkoła sowietologiczna (1930–1939)*, Kraków 2003.

René Ristelhueber (1881-1960), un Alsacien ministre de France à Kaunas

Julien Gueslin

René Ristelhueber est né à Pékin en mars 1881¹. Il descend d'une famille alsacienne bien connue à Strasbourg dont une rue porte le nom². Licencié en droit, diplômé de l'École libre des sciences politique et de l'École des langues orientales (en chinois), il entre dans la carrière diplomatique, comme son père, en tant qu'élève-consul en 1905 en poste à Pékin. Il poursuit sa carrière à Beyrouth (1908) puis à Athènes (1916), Berne (1917), Constantinople (1918) après un passage à la Direction des affaires politiques (1912-1916). Devenu consul à Zurich en 1919, il est mis à la disposition du « gouvernement tunisien » en 1924.



René Ristelhueber n'est donc pas du tout un spécialiste de l'Europe balte ni même orientale. Il a plutôt commencé à se faire une réputation de spécialiste du Proche-Orient : outre le fait de collaborer à la *Revue des deux Mondes*, il publie en 1918 un livre sur les « Traditions françaises au Liban » qui reçoit un prix de l'Académie française. Outre le chinois et l'anglais, il est cependant un bon germaniste et, surtout, un excellent agent dont on loue l'intelligence, le zèle et l'activité notamment pendant la Première guerre mondiale, en particulier lors des troubles en Grèce, à Salonique et Athènes en 1916.

Consul général depuis 1924, il peut désormais aspirer soit à un grand consulat – il rêve d'un poste en Allemagne, en particulier à Munich – ou à une petite légation qui lui permettrait de revenir en Europe et d'avoir une promotion. Ce sera Kaunas et la Lituanie à l'été 1928.

Il sera le troisième représentant en Lituanie et le deuxième ministre plénipotentiaire français : Gabriel Padovani n'a en effet été, de 1920 à 1925, qu'un représentant presque sans titre des intérêts français en Lituanie, les conflits de Vilna/Vilnius entre la Pologne et la Lituanie (1920-1923) puis de Memel/Klaipėda (1923-1924) retardant la reconnaissance *de jure* de la Lituanie

¹ Son père Paul est alors en poste à l'ambassade de France, avant d'être nommé consul général à Canton en 1883 (NdR).

² Parmi les éminents membres de la famille, on citera Marie-Antoine Ristelhueber (1785-1865), psychiatre, fondateur et premier médecin-chef de l'hospice départemental pour les aliénés de Stephansfeld, secrétaire général de la Société des sciences et arts du Bas-Rhin ; Paul Ristelhueber (1834-1899), écrivain, collectionneur et éditeur de Strasbourg et Paris de divers ouvrages littéraires et philosophiques, ainsi que de la réédition du *Dictionnaire géographique, historique et statistique du Haut et Bas-Rhin* ; Sophie Ristelhueber (née en 1949 à Paris), plasticienne et photographe mondialement connue (NdR).

(décembre 1922), puis l'installation de Légations à Paris et à Kaunas (seulement en 1925). C'est Gabriel Puaux qui devient le premier ministre plénipotentiaire français en 1926 et aspire à régler le conflit polono-lituanien qui se ranime dangereusement avec l'arrivée au pouvoir de Pilsudski en Pologne et Voldemaras en Lituanie en 1926. Les joutes oratoires entre Polonais et Lituanais vont devenir célèbres dans les couloirs de l'institution genevoise et occuper les dirigeants des puissances pendant de nombreuses sessions. Si la guerre est évitée, il faut renoncer à un règlement durable et les frontières entre les deux pays restent irrémédiablement fermées, empêchant toute communication de quelque nature que ce soit. Après avoir tenté de favoriser des négociations de paix secrètes, Puaux – déçu – est rappelé à Paris et envoyé vers un poste plus prestigieux et important, à Bucarest.

René Ristelhueber arrive donc dans un petit pays dont le mode de vie tranche avec ce qu'il a pu connaître auparavant. Kaunas commence juste à se transformer et à oublier son passé de petite ville de garnison russe pour le statut de capitale, certes provisoire en attendant le retour, hypothétique alors de Vilnius dans le giron lituanien, mais de plus en plus durable. Les constructions se multiplient et vont aboutir à lui donner un cachet de plus en plus apprécié de petite capitale européenne moderne. Il n'en reste pas moins que la ville reste fort petite et relativement peu attractive, surtout pour des étrangers maîtrisant mal le lituanien et habitués à une vie en société plus large et diversifiée.

Le travail est d'autre part très ingrat car le budget et le personnel de la Légation sont restreints, du fait des restrictions financières générales et de la création récente du poste, ce qui exige une implication forte du ministre dans de nombreuses tâches administratives et bureaucratiques peu gratifiantes.

En raison de l'existence de conflits certes locaux mais où les puissances voisines sont toutes impliquées (Allemagne, Pologne, Union soviétique), la Lituanie semble bien placée, tant elle se trouve au milieu des tensions de l'Europe orientale et donc de nature à être un poste d'observation intéressant de la politique internationale. C'est évidemment le moyen pour un bon diplomate de se faire valoir auprès du Quai d'Orsay en fournissant des informations utiles et donc d'espérer faire avancer sa carrière. Or, malheureusement pour Ristelhueber – mais heureusement pour le pays –, les conflits lituanais, sans être résolus, tendent à perdre de leur acuité. Après 1928, le conflit polono-lituanien quitte les devants de la scène internationale, se perdant en petits incidents réguliers et en procédures devant les institutions internationales, mais aucun des deux pays n'a intérêt ni n'est prêt à provoquer un vrai conflit. Si les relations entre la France et son allié polonais se relâchent quelque peu, il n'en reste pas moins vrai que la situation empêche alors tout rapprochement ou influence française significative. À l'inverse, la situation à Memel ne cesse de se dégrader. L'Allemagne contrecarre toutes les tentatives lituanaises

d'écarter le statut du territoire mis en place en 1924 et les garanties données à la population germanophone, en refusant fermement toute politique visant à assimiler le territoire. Compte tenu de leurs relations problématiques avec la Pologne et de leur politique générale, aucun des pays ne cherche cependant pour le moment à aggraver la situation. Il faudra attendre la toute fin de la présence de Ristelhueber et la mise en place d'une politique nazie agressive pour que la situation dégénère dangereusement à Kaunas en 1934, le monde se mettant à craindre une intervention allemande et la première brèche sérieuse dans l'ordre versaillais.

Au niveau économique enfin, les possibilités ouvertes par le marché lituanien et la frilosité des milieux financiers français nuisent à la conclusion d'opérations importantes, faites souvent en partie à crédit. À la différence de la Lettonie ou de l'Estonie, la France est de plus handicapée par ses positions politiques qui jouent toujours un rôle important dans la passation de marchés publics (armement, infrastructures publiques, etc.). Ristelhueber profite certes de ses très bonnes relations avec l'administration et les milieux politiques lituaniens pour introduire et favoriser l'action des commerçants français mais il n'a pas les moyens d'aller au-delà. Pour les légations étrangères, la France et son ministre sont donc considérés jusqu'en 1934 comme passifs en dehors du domaine culturel, ce qui n'est pas forcément juste mais correspond à la situation de blocage dans laquelle se trouve la diplomatie française.

René Ristelhueber va donc se concentrer sur un travail visant à renforcer les relations franco-lituaniennes, notamment au niveau culturel, en travaillant à dissiper l'ignorance et les préjugés mutuels qui avaient pu caractériser les relations entre les deux pays. Il profite du retour en Lituanie et de la montée en puissance progressive des « nouvelles élites » de la république lituanienne, qui ont pu profiter des possibilités ouvertes par l'indépendance pour aller étudier à l'étranger et notamment en France. À leur retour, du fait de leurs diplômes et de leurs connaissances, ils reçoivent rapidement des responsabilités importantes afin de participer à leur tour à l'occidentalisation et à la transformation du pays.

Ristelhueber profite ainsi du développement de la Société lituano-française – pour laquelle son homologue à Paris, Petras Klimas, semble avoir joué un rôle plus déterminant. À partir de 1928, celle-ci contribue activement par l'organisation de cours et de conférences à mieux faire connaître la langue et la culture française. René Ristelhueber favorise donc et nourrit les multiples initiatives d'Edouard Turauskas, qui, dès son retour de Paris, est devenu le directeur de l'agence nationale télégraphique ELTA et le principal dirigeant de la Société lituano-française. Dans le cadre des « tournées baltiques » d'artistes ou hommes de lettres français qui commencent à s'organiser, René Ristelhueber parvient progressivement à faire inscrire l'étape lituanienne. Les diplomates étrangers notent le rôle important de la Légation de France auprès

de l'administration des opéras et théâtres lituaniens afin d'organiser au mieux ces événements – mais non sans quelque ironie, il faut le reconnaître, puisqu'on oppose encore une fois la passivité politique et économique de la France à sa politique culturelle très active. On citera, entre autres, la venue du compositeur Robert Casadesus, du juriste François Olivier-Martin, du professeur au Collège de France Georges Blondel. En 1931, ce sont le philosophe Lucien Lévy-Bruhl et le violoniste Robert Soetens ; en 1933, les écrivains Maurice Bedel et Benjamin Vallotton. L'Alsace, via le Comité alsacien d'études et d'information et l'université de Strasbourg, joue un rôle actif en envoyant de nombreux intellectuels en Lituanie, dont le plus connu, le juriste Robert Redslob en 1935. Ristelhueber va enfin jouer un rôle crucial avec son successeur Georges Dulong dans la place progressivement prépondérante que va prendre la langue française en Lituanie – celle-ci devenant en 1937 la première langue étrangère au sein du système éducatif lituanien. S'il juge, avec lucidité, encore prématurée la mise en place d'un lycée ou d'une école française, il va favoriser le recrutement de lecteurs dont le premier et le plus célèbre sera un autre Alsacien, Raymond Schmittlein.

Après un séjour de plus de six ans, René Ristelhueber quitta la Lituanie à l'été 1935. S'il s'était créé beaucoup de liens dans le pays, le diplomate aspirait de plus en plus à retrouver un poste plus intéressant et, il faut le dire, une situation moins ingrate. Sa situation financière, en pleine crise de 1929, et familiale – entretien et éducation de sa famille, sans compter le climat – l'incita à rechercher un poste plus « confortable ». Il sera nommé alors à Oslo (1935), Sofia (1937), puis au Canada (1940) où, malheureusement, il va connaître des heures difficiles, sa fidélité au régime du maréchal Pétain aboutissant à son retrait de la carrière diplomatique en 1942. Pour survivre, il enseigne à l'université de Montréal tout en continuant à écrire. Son ouvrage majeur, qui sera plusieurs fois réédité, sera une « Histoire des peuples balkaniques ». Revenu en France en 1948, il s'impliquera dans l'Organisation internationale des réfugiés (OIR)³ à Genève. Il meurt en février 1960.

³ L'OIR était une agence spécialisée des Nations unies, créée en 1946 pour gérer les flux de réfugiés créés par la Seconde Guerre mondiale. Elle a été remplacée en 1952 par le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (UNHCR).

Antanas Liutkus (1906-1970), diplomate et artiste de l'exil

Jonas-Perkūnas Liutkus

La famille Liutkus est originaire de Leckava, un petit village de Samogitie en Lituanie, au nord de Mažeikiai. Au fond du cimetière commence la grande forêt de mélèzes de Courlande et un panneau indique la frontière de la Lettonie. Aujourd'hui, Leckava est un village rural de moins de 200 habitants. Il n'y a aucun commerce. L'école est fermée depuis 1999. Seule une minuscule église en bois se dresse, entourée de nombreuses tombes portant le nom de Liutkus.

Notre arrière-grand-père, Adomas Liutkus, s'est marié avec Ursula Petrusaitis. On ne leur connaît qu'un seul enfant, Juozas (1873-1952), qui épousera plus tard Ona Sadauskytė. Tous deux ont quatre enfants nés à Leckava, à l'époque où la Lituanie fait partie de l'Empire russe tsariste. L'aîné est notre père Antanas (1906-1970), puis vient un frère, Juozas (1908-1992), ainsi que deux filles, Aldona et Ona.

Au début de la Première Guerre mondiale, conformément à l'obligation édictée par l'administration russe d'évacuer le territoire lors de l'offensive allemande, toute la famille est transférée à trois mille kilomètres de là, à Saratov, au bord de la Volga. C'est là que notre grand-mère Ona meurt du choléra en 1916.

À la fin de la guerre, alors que la Lituanie avait proclamé le 16 février 1918 son indépendance qui sera reconnue par le Traité de Versailles en juin 1919, Juozas Liutkus revient en Lituanie avec ses enfants et s'installe à Vieکشniai, un village plus important au sud de Mažeikiai. Il semble que Juozas y travaille comme organiste de l'église et comme violoniste lors de mariages et autres festivités. Antanas Liutkus, son frère et ses sœurs vont à l'école de Vieکشniai et les deux frères suivent parallèlement des cours de dessin et de peinture.

Juozas Liutkus obtient ensuite un meilleur emploi à Mažeikiai au Monopole d'État de l'alcool (*Degtinės monopolio parduotuvė*) et envoie ses enfants au lycée de Mažeikiai. Son fils aîné Antanas termine ses études secondaires en juin 1927 et part à Kaunas, la nouvelle capitale de la Lituanie – Vilnius venant d'être occupée par la Pologne – où il suit des études de droit à l'Université Vytautas-le-Grand. À partir de 1930, il est juriste au service nouvellement créé du Contrôle de l'État (*Valstybės Kontrolė*). En 1933, il est intégré au ministère des Affaires étrangères et prépare une thèse sur les régulations du transport aérien international.

Le 24 décembre 1936, Antanas Liutkus épouse Janina Mikulskytė, originaire de Telšiai, qu'il a rencontrée en Samogitie quelques années auparavant. Le 29 décembre, il est nommé deuxième secrétaire à l'ambassade de Lituanie à Paris, ville que les jeunes époux rejoignent en février 1937. Un des premiers achats du jeune diplomate dans le magasin « Chez Adam » à Montparnasse est un chevalet et tout le matériel de peinture lui permettant de renouer avec le bonheur qu'il éprouvait à dessiner et à peindre pendant son adolescence et ses années d'études.

La guerre approche et c'est à La Baule que Janina Liutkus met au monde le 19 septembre 1939 leur fils aîné Perkūnas, dont le prénom païen lituanien sera précédé de celui de Jonas, équivalent de Jean en français. C'est donc dans le respect de la règle des prénoms de l'administration française de l'époque que son grand-père – venu de Telšiai pour l'occasion – déclare l'enfant à l'état civil.

En juin 1940, à la suite du pacte germano-soviétique, l'URSS occupe les trois pays baltes et obtient de l'État français, en violation des règles de droit international, les bâtiments des ambassades de Lituanie, de Lettonie et d'Estonie. Quelques mois plus tard, en février 1941, les diplomates baltes sont assignés à résidence dans les Alpes-Maritimes. C'est ainsi que nos parents s'installent à Villefranche-sur-Mer, à la Villa America. En avril 1942 naît leur fille Eglė, puis, en mai 1945, leur second fils Antanas Gediminas. Commence alors une vie très « paysanne », où le jeune diplomate s'emploie à cultiver les légumes régionaux méditerranéens pour nourrir sa famille. Les poules et les lapins sont nombreux, sans oublier la chèvre qui fournit le lait aux nourrissons.

Après la première annexion soviétique de la Lituanie de juin 1940 à juin 1941, le pays est envahi par l'armée du Reich lors de son offensive contre l'URSS. Fin juillet 1944, l'avancée de l'Armée rouge chasse les Allemands et, en août 1945, la Lituanie tombe à nouveau sous le joug de l'URSS - annexion qui durera jusqu'à la proclamation de l'indépendance le 11 mars 1990. La Lituanie, patrie d'Antanas qui l'avait envoyé en France et qu'il représentait, disparaît brutalement de la carte du monde. Pour atténuer cette profonde blessure, le diplomate se replonge dans la peinture.

En octobre 1944, une fois la région niçoise libérée, Antanas Liutkus s'inscrit à l'École des beaux-arts de Nice dont il fréquente l'atelier de peinture en auditeur libre jusqu'en 1948. Les belles journées, son chevalet à l'épaule, il prend l'habitude de marcher jusqu'à Eze-Village, très présent dans ses toiles, ou Saint-Jean-Cap-Ferrat dont il peint plusieurs fois le port. C'est l'époque où il se fait de nombreux amis peintres dont son maître de l'École des beaux-arts, le Russe Serge Makó, tout heureux de trouver un élève aussi doué et parlant le russe couramment... Antanas Liutkus participe à de nombreuses expositions, notamment au Salon d'hiver de la

Société des beaux-arts de Nice, dont il devient rapidement un membre actif. À Villefranche, il collabore à la création de l'Association amicale des peintres indépendants au sein de laquelle il participe également à plusieurs expositions.

Pendant toute la période de la guerre, l'espoir de rentrer un jour dans leur pays est constamment présent à l'esprit d'Antanas Liutkus, de sa famille, de ses collègues diplomates et de leurs amis lituaniens. Mais, après les accords de la Conférence de Yalta en février 1945, lorsque la carte de l'Europe est figée avec les trois pays baltes attribués à l'URSS, tous comprennent que le retour dans la patrie n'est plus possible. Dès lors, l'installation de la famille Liutkus à Villefranche-sur-Mer est définitive.



Antanas Liutkus avec Stasys Lozoraitis, chef du Service diplomatique lituanien en exil, et Algirdas Greimas à Paris en 1963.

Les exilés lituaniens se retrouvent souvent entre eux. Antanas Liutkus reçoit régulièrement leurs visites : celle de son ambassadeur Petras Klimas qui habite Grasse, ou bien celle de son ami de plus de dix ans, Jurgis Savickis qui avait été ambassadeur en Suède, puis auprès de la Société des Nations à Genève. Savickis était un écrivain reconnu en Lituanie. Lui aussi élève désormais des lapins et des poules à Roquebrune... Alors que seulement vingt kilomètres

séparent les deux hommes, s'ils ne se voient pas pendant quinze jours, Savickis écrit des lettres à la machine ou manuscrites à Antanas. C'est – entre autres – cette correspondance que j'ai déposée en 2009 auprès de l'Institut de littérature et traditions de Lituanie (LTTI) à Vilnius. Au moins une fois par mois, toute la famille Liutkus prend le train à Villefranche pour Roquebrune. Il me revient encore aujourd'hui le souvenir de l'odeur « délicieuse » de la locomotive à charbon lorsque le train traverse les nombreux tunnels.

D'autres artistes et intellectuels passent à la Villa America. Le poète lituanien Jonas Aistis, qui avait étudié avant la guerre à Grenoble et y avait connu notre mère Janina, vient chaque année pour de longs mois. Des peintres exilés de Lituanie, tels Adomas Galdikas et Vytautas Jonynas, y séjournent plusieurs semaines avant leur émigration définitive pour les États-Unis. En 1959, le peintre russe de Saint-Petersbourg, Alexandre Orloff, y passe près d'un an. En sens inverse, c'est de retour de New York qu'Albertas Veščiūnas vient y vivre

et peindre pendant quelques mois dans ce qui devient un véritable centre d'accueil d'artistes lituaniens. Entre 1954 et 1964, Algirdas Greimas, le sémiologue français d'origine lituanienne, séjourne tous les étés à la Villa America avec sa femme Onutė et la fille de celle-ci, Ada Martinkus. Greimas racontera dans un article plein d'humour, publié en 1963 dans le quotidien lituanien de Cleveland, *Dirva*, le rôle de patriarche samogitien tenu par Antanas Liutkus. Cet article sera plusieurs fois réédité en Lituanie après le rétablissement de l'indépendance.

Pendant toute cette période, les trois enfants Liutkus, dont le lituanien est la langue maternelle et la seule parlée à la maison, sont scolarisés dans les écoles publiques françaises et deviennent par la suite français « par option », alors que leurs parents ont obstinément tenu à garder leur nationalité lituanienne. Le ministère français des Affaires étrangères, qui ne reconnaît pas l'annexion soviétique, renouvelle chaque année la Carte Diplomatique qui leur tient lieu de carte de séjour. Devant l'impossibilité de trouver un emploi en France, la situation économique de la famille devient très difficile. La création d'un camping, la plantation et la vente de fleurs, ou encore l'élevage de poulets tournent court.

Cependant, à partir de 1949, Antanas Liutkus part travailler à Tübingen auprès de l'Administration de la zone d'occupation française en Allemagne, chargée de gérer les camps de réfugiés lituaniens. Ces années-là, il ne peint que pendant les périodes de vacances, lorsqu'il retrouve sa famille à Villefranche-sur-Mer et la Côte-d'Azur, aux couleurs tant aimées. Trois ans plus tard, la mission prend fin car les réfugiés ont été dispersés et accueillis vers des pays d'accueil, principalement le Canada et les États-Unis.

En 1958, Antanas Liutkus s'installe à Paris où il reprend sa mission de secrétaire informel et officieux de l'ambassade de Lituanie. Sa tâche consiste à faciliter les démarches administratives des Lituaniens résidants ou réfugiés en France. Mais surtout, avec le diplomate et historien d'art Jurgis Baltrušaitis, il représente la Lituanie auprès des administrations françaises, des milieux politiques et de diverses organisations d'Européens de l'Est en exil. C'est ainsi qu'il reste en contact permanent avec les quelques dizaines de Lituaniens de Paris.



Antanas Liutkus avec Jurgis Baltrušaitis à Paris (1965).

À cette époque, sa distraction favorite est de jouer aux échecs tous les samedis à Denfert-Rochereau, dans le Cercle d'émigrés de l'Europe de l'Est qui servit de modèle à Jean-Michel Guenassia pour son roman « *Le Club des incorrigibles optimistes* ». Cependant, son véritable plaisir est de dîner autour de harengs et de pommes de terre avec ses vieux amis artistes lituaniens de Paris : le peintre Pranas Gailius, le graveur Žibuntas Mikšys et surtout son *bičiulis*, le sculpteur Antanas Mončys. En revanche, il ne se remet à peindre que lorsqu'il retrouve les paysages de sa région d'adoption, la Côte d'Azur.

=*=*=*=*=*=*=*=

Dans le bulletin trimestriel de l'agence de presse lituanienne en exil ELTA de septembre 1970, sous le titre de « Décès d'Antanas Liutkus », on lit : *Une crise cardiaque a brusquement emporté le 9 février 1970 à Paris, Antanas Liutkus. Diplomate de carrière, il avait été nommé secrétaire de la Légation de Lituanie en France en 1936. Après les événements de 1940-1945, Antanas Liutkus avait repris toutes ses tâches diplomatiques, politiques et culturelles. Jusqu'à la fin, il s'est voué à la cause nationale en affrontant avec intelligence des situations souvent difficiles. Lituilien authentique, il répandait autour de lui la sérénité du pays du Niémen, tout en lui était persévérance et bonté. Sa maison était ouverte à tous. En face des exigences d'un travail souvent ingrat, il était toujours prêt et ne reculait jamais devant l'effort. La Lituanie perd en lui l'un de ses plus purs soldats, la rédaction de l'ELTA, l'un de ses collaborateurs les plus dévoués.*

Le retour des couleurs d'Antanas Liutkus

Elvyra Markevičiūtė

En 2016, une exposition de tableaux inspirés des couleurs méditerranéennes fait sensation à Kaunas, puis à Mažeikiai. Venue de France, elle est entièrement consacrée aux œuvres d'un enfant du pays, le diplomate Antanas Liutkus, qui a quitté sa patrie il y a 80 ans et ne l'a plus jamais revue. C'est à l'initiative de son fils aîné, Jonas-Perkūnas, encouragé par sa sœur Eglė et son frère Antanas-Gediminas, que l'exposition put être réalisée.

Le présent texte est consacré aux différents aspects de la peinture et de la créativité du peintre, dont l'initiation à cet art avait commencé en Lituanie (cf. texte précédent).

À Nice, Antanas Liutkus la complète en s'inscrivant à l'École nationale d'art décoratif de la ville. Même s'il n'a jamais eu la possibilité de se consacrer entièrement et à temps complet à la peinture, il s'intègre avec succès dans le mouvement des artistes français de son temps. En 1945, il fait ses débuts à l'occasion de l'Exposition d'art moderne de l'École de Paris, organisée à Nice en collaboration avec la Croix-Rouge américaine. La même année, il devient membre de la Société des beaux-arts de Nice et participe régulièrement à son Salon d'hiver. Plus tard, il expose au Salon de Noël de Paris et devient également l'un des organisateurs et fondateurs de l'Association des artistes indépendants de Villefranche-sur-Mer. Son nom apparaît dans la liste des membres du Festival international de peinture de Villefranche-sur-Mer, non seulement comme exposant mais aussi en tant que membre du comité d'organisation aux côtés de Jean Cocteau. Ne se consacrant à la création que pendant son temps libre, il n'a hélas pas été en mesure de produire un grand nombre de toiles, mais son œuvre attire une attention très favorable de la critique et du public.

Ainsi, le journaliste Albert Flament, critique reconnu et collaborateur permanent de la *Revue de Paris*, remarque le talent d'Antanas Liutkus après avoir vu son travail dans une galerie de la Côte d'Azur. Il lui rend visite dans sa maison et, après avoir observé l'ensemble de ses toiles, l'encourage à exposer à la Galerie Breteau à Paris. L'exposition se tiendra en 1954 sous le titre *Printemps en Méditerranée*. Flament en rédigera la préface du catalogue : « Venu de l'Europe du nord sur la côte Méditerranéenne, Antanas Liutkus ne l'a plus quittée. Elle est sienne... ».



Antanas Liutkus en 1937

Dans son article « *Les débuts réussis d'Antanas Liutkus à Paris* », le journaliste lituanien de Chicago Jonas Grinius, de passage à Paris, note que « les œuvres de Liutkus ne sont pas passées inaperçues dans la capitale ». Il cite le *Parisien Libéré* qui écrit « La mer de Liutkus vibre des joies de la vie et il montre les montagnes comme des pierres précieuses ». L'hebdomadaire *Les Arts* définit l'artiste comme « un coloriste énergique et original ». Dans *L'information*, le critique René Domergue reconnaît que « Liutkus a su attirer toute l'attention en montrant une nature dramatique et sauvage, tout en soulignant sa propre personnalité ».

Paul Deltombe, directeur de l'Académie des beaux-arts de Nantes, l'un des fondateurs du Salon des indépendants de Paris et son vice-président honoraire (en 1931), fait la connaissance de Liutkus en peignant le même paysage de montagne que lui. Dans son article « *Le diplomate et peintre Antanas Liutkus* » paru dans *Nice Matin*, il parle de sa résidence méditerranéenne en ces termes : « La ville où habite Liutkus, Villefranche, a des ruelles obscures taillées dans le roc : rues qui dégringolent vers des territoires ignorés, dont un chaud badigeon orange atténue la sévérité, en les rapprochant de la nature. Dans ses toiles, le peintre magicien Liutkus a transformé les cavernes d'Ali Baba en Palais des mille et une nuits, parés pour une fête orientale où Shéhérazade égare sa cohorte éblouie. Ses couleurs rougeoyantes entraînant, ses jaunes qui interpellent, les violets qui s'exaltent et qui se pâment obligeant les noirs sévères à scintiller à l'unisson tels des diamants. Sous le pinceau du magicien, les plus farouches montagnes, les précipices pétris de vertiges ont perdu leur venin, ils s'organisent en nobles décors, la mer a oublié ses brusques colères, la voici qui rivalise avec le ciel en suavité. Mer et ciel enjôleurs se disputent dans une Côte-d'Azur de rêve. Impossible de résister à cette séduction ! »

Le philosophe Charles Singevin voit en Antanas Liutkus « l'homme qui parvient à transposer les féeries du Nord dans l'intensité des couleurs de la Méditerranée ».

Antanas Liutkus n'a pas seulement captivé par ses talents de peintre. Ceux qui le rencontrent et le côtoient ont l'occasion d'apprécier son généreux sens de l'hospitalité. Vytautas Alseika relate son accueil amical dans un article intitulé « *Chez les Litvaniens de la côte méditerranéenne* ». De son côté, le grand sémiologue Algirdas J. Greimas le dépeint chaleureusement dans une chronique publiée en 1963 à Cleveland dans *Dirva* : « *À propos d'Antanas Liutkus et des bons Litvaniens* » où il mêle le ton sérieux à celui de la plaisanterie. En voici un extrait : « À l'instar du chêne qui pousse ses racines dans la terre, Antanas est et restera partout un Samogitien à Villefranche, à Sao Paulo ou à Chicago. On n'a pas besoin de mettre le drapeau tricolore sur son domaine ; tous comprennent qu'un Lituanien habite ici. La sauvegarde de la lituanité ne souffre pas de discussion pour lui. Ses enfants parlent spontanément

ment et couramment le lituanien ». Greimas conclut que s'il y avait beaucoup de Liutkus, la presse lituanienne d'Amérique aurait fait faillite à force de n'avoir rien à écrire.

Antanas Liutkus a également montré ses propres talents littéraires en écrivant de nombreux articles originaux pour la presse lituanienne des États-Unis, par exemple sur le musicien et peintre Mykolas Konstantinas Čiurlionis, le peintre lituanien réfugié à Paris Pranas Gailius, ainsi que sur une grande quantité de sujets d'actualité française et de politique internationale.

La nécrologie que lui a consacrée *Dirva*, le journal lituanien de Cleveland, révèle qu'il avait commencé à écrire ses souvenirs du temps de l'ambassade de Lituanie à Paris. Sa mort soudaine, à l'âge de 64 ans seulement, a interrompu les activités de cet homme à la personnalité unique et aux talents multiples. L'exposition de Kaunas à l'été 2016 présente non seulement des peintures mais également des documents, des catalogues d'exposition, des objets personnels, conservés soigneusement et avec respect par sa famille.

Son fils Perkunas a rassemblé dans l'album *Retour aux sources* des photos relatant ses voyages dans la Lituanie redevenue indépendante. En organisant pour la première fois en Lituanie une exposition qui donne la possibilité d'admirer les œuvres de son père, il n'a pas seulement retrouvé ses racines, mais il a aussi révélé l'ample contexte culturel de l'exil lituanien en France.

Nous lui sommes reconnaissants de nous faire découvrir l'homme et l'artiste, de nous permettre d'admirer la richesse et l'intensité des couleurs des rivages de la Méditerranée et de nous faire partager l'hommage respectueux et plein d'amour de ses enfants.

Traduit du lituanien par Valdas Papievis

Démone en Lituanie et La folle de Lituanie, deux ovnis littéraires français des années 70

Jean-Claude Lefebvre

Bien peu d'œuvres de la littérature française ont eu pour cadre ou pour thème la Lituanie. On songe bien sûr à l'incontournable *Lokis* de Mérimée (1869), nouvelle qui s'offre en plus le « luxe » d'avoir pour titre le mot lituanien signifiant « ours ». Il existe pourtant, en dehors de ce classique, deux romans beaucoup plus récents, que l'on pourrait qualifier d'« ovnis littéraires », parus seulement à quelques années d'intervalle : *La folle de Lituanie* de Bertrand Poirot-Delpech (1970) et *Démone en Lituanie* d'Henri Guignonat (1973).

Le premier auteur cité (1929-2006) est évidemment le plus connu : journaliste au *Monde* à partir de 1951, il dirige pendant des années le supplément *Le Monde des livres*. Essayiste, auteur de théâtre, romancier, il laisse une œuvre abondante. Il a obtenu deux prix littéraires, l'Interallié en 1958 pour *Le Grand Dadaï*, et pour *La folle de Lituanie* le Grand Prix du roman de l'Académie française, vénérable institution où il est élu en 1986.

Pour le second (dont les dates de naissance et de décès ne sont même pas assurées : 1947 ou 48 - 1997 ou 98 ?), la moisson de renseignements est nettement plus maigre :

il est né à Tarbes ; monté à Paris pour ses études, il se lie d'amitié avec la peintre surréaliste Leonor Fini, qui l'invite plusieurs fois dans sa maison de Corse au début des années 70 et avec qui il partageait la même passion pour les chats. C'est alors qu'il écrit *Démone en Lituanie*, son unique roman véritable. (Il semble en effet que *Le temps de vivre, le temps d'aimer*, publié aux Presses de la Cité début 1973, soit une novélisation, c'est-à-dire l'adaptation sous forme romanesque d'une histoire d'abord racontée dans une série télévisée en 40 épisodes). *Démone en Lituanie*, publié chez Flammarion, lui vaut le Prix de l'insolite, qui n'existe plus semble-t-il, ainsi que plusieurs articles élogieux dans le *Nouvel Observateur*, *l'Express*, la *Nouvelle*



Henri
Guignonat

Revue Française, la revue de l'Association américaine des professeurs de français, celle de l'Université de l'Oklahoma... En 1985, l'œuvre est traduite en anglais par Barbara Wright, avec qui l'auteur a entretenu une correspondance



Bertrand
Poirot-Delpech

suivie, et illustrée par Erika Weihs. Mais Henri Guigonnat n'écrira plus rien, malgré plusieurs tentatives encouragées par ses amis, et finira par tomber dans l'oubli¹.

Profondément dissemblables sur de multiples plans, les deux romans semblent avoir pour seul point commun de se référer à la Lituanie ; encore celle-ci est-elle, à chaque fois, en partie rêvée et recréée.

L'œuvre d'Henri Guigonnat transporte le lecteur en Lituanie, dans un vaste château gothique d'une cinquantaine de pièces, qui n'est ni nommé ni situé précisément. Si le lieu est vague, il n'est pas tout à fait exact de dire, comme on peut le lire dans plusieurs critiques, que l'histoire se passe à une époque indéterminée : en fait, plusieurs allusions permettent de la situer l'histoire au début du XX^e siècle. Ainsi le jeune narrateur, Max-Ulrich, évoque ses grands-parents maternels disparus ensemble « dans un célèbre naufrage », très probablement celui du *Titanic*, en 1912 ; quant à leurs propres parents, ils succombèrent « dans un non moins célèbre incendie », manifestement celui du Bazar de la Charité en 1897 ; signalons encore l'allusion aux « rumeurs de guerre », certainement celle de 1914-18 puisqu'il est question des premiers avions survolant la région. Mais il est vrai que d'autres passages nous feraient plus songer au XVIII^e siècle, celui par exemple où un abbé libertin danse la gavotte au son des tambourins...

Tout le roman est marqué par la fantaisie, la bizarrerie, l'étrangeté parfois inquiétante, venant des lieux (le gigantesque grenier aux multiples recoins, la forêt envahissante autour du château), mais plus encore des personnages. À tout seigneur tout honneur, commençons par cette chatte aux réactions quasi humaines que Max-Ulrich découvre dans le grenier juste après une éclipse de soleil (ce qui d'ailleurs ne lui paraît pas être une pure coïncidence). Le grand-père, à la suite du coup de griffe magistral infligé à la servante, la baptise « Démone » (c'est ainsi que l'auteur avait nommé sa propre chatte). Le mot est rare, mais de sens limpide : le synonyme de « diablesse », donné également par l'aïeul, sera amplement justifié par la suite... Si elle n'est pas douée de la parole, contrairement par exemple au Chat de Lewis Carroll, elle comprend tout ce que disent les humains ; elle peut poursuivre une domestique coupable de lui avoir par mégarde marché sur la queue, quitte à lui pardonner quand la pauvre fille se jette à ses pieds en l'implorant ; elle saccage plusieurs fois la table mise pour les « humains », avant d'obtenir d'avoir son fauteuil au milieu des autres convives, et ne dédaigne pas quelques gorgées de champagne

¹ J'ai trouvé ces informations sur le site *Schwob The World's Best Unknown Book* : elles viennent d'une lettre écrite il y a très longtemps par Barbara Wright à Agnieszka Taborska, qui a traduit en polonais deux chapitres de *Démone*. Cette dame, que je tiens à remercier au passage, m'a envoyé un mail pour me fournir cette précision et s'inquiéter de savoir si je réussirais à trouver plus de renseignements sur l'auteur : la réponse est non, malheureusement.

français ; elle joue dans une pièce de théâtre, costumée en Chat botté ; et la dernière page, très suggestive et troublante, montre le narrateur, étendu nu sur son lit, faisant l'amour avec Démone qui le « recouvre de toute sa fourrure chaude » !... Au fil de l'histoire, nous la voyons aussi grandir au-delà de toute vraisemblance, puisqu'elle finit par atteindre « la taille, à peine imaginable, d'un grand Saint-Bernard » ! Croissance ininterrompue qui symbolise à la fois l'amour grandissant qu'éprouve le narrateur pour « l'animal », mais aussi le pouvoir toujours plus affirmé de celui-ci sur la petite communauté. Ces particularités alimentent des « bruits affreux » : « une Chatte-Monstre-et-Perverse » (démoniaque !) fait souffler « un vent de folie » sur le château ; « des enfants ont disparu. Je ne crois pas qu'elle les croque, mais un ruban de soie bleue a été découvert sur la neige, et plus loin un petit jouet de bois rudimentaire. » Les domestiques, effrayés, quittent les lieux. Les paysans, quant à eux, vénèrent cette « divinité pointilleuse » au comportement imprévisible, cette « féline sorcière » et en son honneur accrochent des offrandes aux grilles du parc.

Même bizarrerie chez les autres personnages : de même que Démone possède des traits humains, deux d'entre eux appartiennent partiellement au règne animal. Ainsi, un incident révèle à la famille stupéfaite que la servante Baba Sonine porte une longue queue « velue et noire, se terminant par une touffe plus fournie », signe d'« une parenté inusitée » avec Démone. Le narrateur, obsédé par cette vision, déclare non sans humour qu'il en vint à « croire que les saints engoncés dans leurs niches d'églises cachaient de surnois prolongements. »... Quant à la Dame-en-noir, la nouvelle préceptrice, si sa première apparition en bas résille, « les jambes croisées l'une sur l'autre, dans une pose hardie », tenant à la main un long fume-cigarette, lui confère une dimension érotique très nette (d'ailleurs fréquente dans l'œuvre), le narrateur la voit aussi, dans une scène surréaliste, utiliser sa langue d'une longueur démesurée pour attirer les insectes qui s'y engluent, puis les avaler : on songe bien sûr au tamar noir et à Salvador Dali qu'une photographie célèbre montre tenant en laisse un de ces animaux. Et l'enseignement qu'elle dispense est pour le moins original et anticonformiste, consistant essentiellement en « gesticulations difficiles » et acrobaties qu'elle effectue elle-même à la perfection, comme « la cariatide culbutée », « l'éventail malais », ou « la vivevoltelle »...

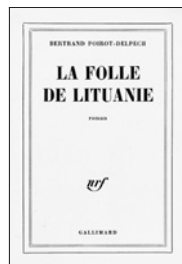
L'oncle Alexander a été l'amant de cette Dame et la retrouve avec plaisir. Cela ne l'empêche pas d'être un vampire et de jouer à poursuivre son neveu dans les dédales du grenier, pour finalement lui planter ses dents dans le cou, quitte à en éprouver ensuite de vifs remords. La sœur du narrateur, Kinga, est une hypocondriaque romantique et suicidaire, lisant sans jamais les finir de « lourds romans anglo-saxons » - probablement des romans gothiques, comme *le Moine* de M. Lewis - et mettant en scène ses souffrances imaginaires de façon totalement baroque, par exemple allongée sur son lit, dont la Baba

Sonine ouvre brusquement les draperies pour révéler Kinga, les tempes couvertes de sangsues destinées à guérir son insupportable migraine... Quant aux grands-parents du narrateur, Emeric et Casimira, leurs particularités sont peut-être moins accusées (signalons quand même que le grand-père collectionne quantité d'objets hétéroclites, y compris des ossements humains trouvés sur le site d'une bataille célèbre), mais ils font tous deux preuve d'une extrême tolérance face aux excentricités des autres personnages. C'est ainsi qu'à la suite d'une leçon donnée en pleine nature par la Dame-en-noir, Kinga, Baba Sonine et le narrateur rentrent au château « affreusement salis » ; quand les grands-parents apprennent que leur état s'explique par un cours de gymnastique, ils disent simplement : « Alors, c'est parfait. » ! Notons l'absence des parents, éliminés dès le début avec un humour noir très appuyé (dont le roman donne d'autres exemples) : attendant un train dans une gare, ils meurent simultanément, écrasé chacun par une locomotive ! « Il est finalement de tradition que l'on meure par paire, dans ma famille. »

Le cadre parfois inquiétant, les épisodes troublants, les personnages lunaires et déconcertants, tout nous transporte dans « un conte baroque et fabuleux » (Michel Grisolia, dans *le Nouvel Observateur*), qui fait songer à l'univers onirique d'*Alice au pays des merveilles* ou de *L'écume des jours*.

La folle de Lituanie se déroule dans un monde bien différent. L'intrigue est située en France, entre Meudon, où Cadine, la narratrice, a vécu son enfance et son adolescence, et la côte normande, où elle est allée en colonie de vacances et retourne à la fin du roman. L'époque, très proche de celle de l'écriture, est la fin des années soixante, comme on le voit entre autres par les tirades de Serge, le frère de la narratrice, sur « les P.D.G. et leurs larbins-ministres », de style soixante-huitard, par les allusions au maoïsme et à la Tricontinentale, conférence de solidarité des peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, « tous les continents qui pendent piteusement au sud de l'équateur », qui se tint à La Havane en janvier 1966, ou encore par diverses allusions à la libération sexuelle, par exemple l'évocation des milieux lesbiens.

L'œuvre est une sorte de roman épistolaire, mais à une voix. Depuis deux mois, Cadine écrit lettre sur lettre, mais sans jamais recevoir de réponse, à une ancienne amie de classe lituanienne nommée Nastenka (ou Stanka, ou Nasta) qu'elle a connue en France et qui, mariée à un Américain, est partie vivre aux États-Unis. Après avoir eu vingt ans plus tôt, à l'adolescence, une relation amoureuse forte avec cette amie, elle l'a perdue de vue depuis longtemps. Elle lui écrit pour l'appeler à l'aide, dans le marasme où elle se trouve. Son mari Paul, patron de l'entreprise familiale les « Conserves Dubois », est gravement



malade. À cela s'ajoute une énigme policière : en quelques semaines, neuf personnes nommées Dubois sont mortes de mort violente, sans qu'on puisse trouver à ces meurtres d'autre mobile qu'un jeu pervers sur l'homonymie. Et comme c'est aussi le nom de jeune fille de la narratrice, elle se sent à la fois menacée... et soupçonnée, car les Etablissements Dubois « ont doublé leurs ventes de conserves en trois semaines ! » Quant à sa fille Sylvie, elle s'apprête à quitter la maison familiale sans vouloir saluer son père qui la « dégoûte », et en guise d'adieux vient réclamer un gros chèque à sa mère. Mais celle-ci, de son côté, porte sur la vie un regard sans concession, qui peut même s'avérer dérangeant : ainsi, elle comprend dans une certaine mesure le dégoût de sa fille : « Pour moi qui n'ai pas vu vieillir le mien, un père ne devrait pas avoir droit à l'âge mûr. Je n'aurais jamais supporté qu'après m'avoir tenue à bout de bras au-dessus de son visage lisse, jusqu'à m'étourdir de bonheur, le même homme me quémande sa bouillie ou le bassin. Les filles qui tolèrent de tels déclins sont des monstres. »

Tout donc, personnages, rapport au réel, ton, oppose les deux œuvres : du « conte baroque », nous sommes passés au roman policier et extrêmement réaliste. Leur seul point commun semble être finalement la Lituanie, présente dans les deux titres. Voyons à présent quels détails ou allusions chaque écrivain a utilisés pour la faire exister.



L'histoire racontée par Henri Guignonat est donc censée avoir pour cadre la Lituanie. Pourtant, il n'y a pour ainsi dire pas de noms propres véritablement lituaniens : le seul exemple est celui de l'hôtel Versalis = Versailles, situé dans une petite ville dont le narrateur a oublié le nom. Sinon Witold, forme polonaise ou germanique de Vytautas, apparaît de façon très anecdotique pour désigner l'un des visiteurs du château. La langue lituanienne, parlée surtout par les paysans encore au début du XX^e siècle, n'est jamais mentionnée (peut-être faut-il cependant y voir une allusion – dévalorisante en

ce cas – dans ce passage : « les paysannes se consultèrent dans un langage qui devait être une sorte de dialecte fruste que nous ne comprîmes pas »). Mais « comme toutes les familles nobles du pays », les occupants du château pratiquent plusieurs langues, dont le français et le polonais, ce qui correspond en effet à la réalité historique. Devant la chatte récemment trouvée, Baba Sonine se met à « débiter des polonaises » (sic) et chante le début d'une célèbre comptine : « Aaa kotki dwa. Szare bure obydwa... » (« Aaah deux petits chats. Pelage gris tous les deux... »). On joue à « chat », « berek » en polonais, avec Démone. Le jeu du vampire, déjà mentionné, est désigné par le mot

féminin « Gra », qui signifie « jeu » en général. Pour les personnages, Kinga (Cunégonde) porte le nom d'une célèbre sainte polonaise du XIII^e siècle. Le nom de Casimira, la grand-mère, peut renvoyer à Casimir, saint patron de la Pologne et de la Lituanie. Des références apparaissent à la gastronomie polonaise : les « bigos », potée de choux longuement mijotée, les « kolduny », espèce de raviolis à la viande de mouton.

Sur le plan géographique, notons, dès les premières lignes, la mention d'« une contrée de landes, d'étangs, de sombres forêts marécageuses ». À la fin de l'œuvre, Casimira parle également des marais, nombreux, « et certains fort inquiétants ». Le parc du château est peu à peu envahi par la végétation naturelle, qui « s'avance vers le château, telle une très lente, mais inexorable marée, verte, luisante, quasi liquide ». Ces évocations font songer à la forêt presque impénétrable décrite dans *Lokis*, avec ses clairières dont la « riche et trompeuse végétation cache d'ordinaire des gouffres de boue où cheval et cavalier disparaîtraient à jamais... ». De même, le passage où le narrateur se demande si la chatte mystérieuse ne rejoignait pas quelquefois les bêtes, « loin du château, près des étangs (...) et si elle ne revenait pas vers nous, vers moi, porteuse de leurs énigmes, de leur liberté, de leur pureté farouche et protégée » rappelle « l'empire des bêtes » (idée empruntée par Mérimée au *Pan Tadeusz* de Mickiewicz), là où les animaux vivent « en république », au cœur inaccessible de la forêt sauvage. L'allusion aux « vieilles femmes du pays, qui sous leurs châles sombres se disaient un peu sorcières-guérisseuses » évoque la scène de *Lokis* où une vieille femme prononce « quelques mots inintelligibles » qui avaient l'air d'une incantation, pour apaiser le serpent qu'elle porte dans un panier de champignons².

Ces rapprochements séduisants paraissent cependant compromis par la pirouette de la 4^{ème} ligne de l'œuvre où l'auteur affirme que malgré le titre « il n'est pas du tout sûr qu'il s'agisse de la Lituanie » !... Le pays y apparaît en effet « sur fonds de montagnes aux pics toujours enneigés », affirmation géographique pour le moins singulière...

Bien que l'intrigue ne s'y déroule à aucun moment, les références à la Lituanie, surtout d'ordre historique, sont au contraire fréquentes et précises dans le roman de Poirot-Delpech. Elles sont presque toutes associées au personnage de Nastenka, à travers les souvenirs évoqués par la narratrice. Le prénom n'est pourtant pas lituanien, mais russe : ainsi se nomme l'héroïne orpheline des *Nuits blanches* de Dostoïevski. Quant à son nom, Riskine, c'était en fait celui d'un condisciple juif de Poirot-Delpech à Louis le Grand, qui disparut pendant la guerre comme tant d'autres ; l'auteur prononça son nom lors de sa réception à l'Académie française et dédia son roman *Le couloir*

² Cf. « Regard sur la Lituanie : *Lokis* de Mérimée », par Jean-Claude Lefebvre, *Cahiers lituaniens* n°6, 2005.

du dancing « à Youra Riskine, génie parti en fumée » (Il est à noter que Nastenka a perdu ses parents : son père, juif, a été déporté, et sa mère a demandé à partager son sort). En revanche, le grand-duc Vytautas – sous la forme polonaise ou germanique Witold – est cité plusieurs fois. « – L’air russe ? demande Paul. – Pas du tout, dis-je. Elle est caraïte. Sans le grand-duc Witold, elle serait turque. Il y a plus de soleil que de glace sous sa peau de carne. » Rappelons pour éclairer l’allusion que le grand-duc, à l’extrême fin du XIV^e siècle, ramena de la mer Noire – le grand-duché de Lituanie s’étendait jusque-là vers le sud – à la suite d’une victoire sur la Horde d’Or plusieurs centaines de Caraïtes (ou Karaïmes)³ pour garder sa forteresse de Trakai, dont le nom apparaît dans le roman sous sa forme polonaise Troki. Il s’agissait de Khazars, peuple parlant une langue du groupe turc, de religion juive mais n’accordant foi qu’à la Torah, et non aux interprétations et prescriptions du Talmud. Ils sont encore une centaine à vivre à Trakai, dans des « maisons tout en bois » pourvues de trois fenêtres donnant sur la rue, une pour Dieu, une pour le grand-duc, toujours vénéré par eux, et une pour la famille ; ils ont conservé leurs croyances religieuses, pratiquées dans la *kenessa*, leur lieu de culte.

La retraite de Russie est évoquée lors d’une altercation entre le professeur d’histoire et la Lituanienne : « La France vous héberge, mademoiselle Riskine, vous lui devez bien un coup d’œil sur votre programme ! » Et elle d’enchaîner du tac au tac, en forçant sur son accent : « La France ne fait que me rendre une politesse, monsieur, et tardivement. Au retour de Moscou, votre Napoléon a laissé dans nos hôpitaux quinze mille moribonds que nos grands-mères ont dû soigner et consoler. Les « bavures », comme vous dites. » De nombreux soldats de la Grande Armée sont effectivement venus agoniser à Vilna (Vilnius) en décembre 1812, comme l’ont prouvé les fosses communes découvertes en 2002⁴. Cette précision en entraîne une autre : « un vieux bouquin » trouvé dans la bibliothèque de sa tante apprend à la narratrice « que la déroute napoléonienne n’était qu’une goutte d’eau dans la mer d’invasions qui n’avaient cessé de refluer sur [cette terre]. Les Russes, les Teutons, les Polonais s’étaient relayés pour occuper le pays. »

Dans un autre passage, la narratrice, qui dîne avec son frère dans un restaurant russe, imagine Nastenka exigeant du gérant que la brochette soit faite « avec les testicules de Mouravieff, le pendeur de Wilno »..., allusion à la répression impitoyable menée en 1864, particulièrement en Lituanie, par le gouverneur-général Mikhaïl Nikolaïevitch Mouraviov-Vilensky après l’échec de l’insurrection polonaise et lituanienne : des centaines de personnes pendues, près de quarante mille envoyées au bagne en Sibérie.

³ Cf. « Les Karaïmes, peuple de Lituanie », par Marielle Vitureau, *Cahiers lituaniens* n°8, 2007.

⁴ Cf. « Les ombres de la retraite de Russie : Vilna 1812 – Vilnius 2002 », par Yann Ardagna, Catherine Rigeade, Michel Signoli et Thierry Vette, chercheurs du CNRS, *Cahiers lituaniens* n°7, 2006.

Un bref passage mentionne également le maréchal Jozef Pilsudski, qui dirigea la Pologne de 1918 à 1922, et « dont la dernière volonté fut que son cœur repose près de sa mère au cimetière de Rossa » (Rasos à Vilnius).

Quelques notations géographiques sur les lacs de la région de Trakai « gelés quatre mois par an », et sur la culture du lin, qui aujourd'hui a presque totalement disparu de Lituanie⁵ mais existait encore à l'époque où le roman fut écrit, complètent le tableau.

Mais cette Lituanie qui apparaît dans les deux romans, que ce soit de manière allusive ou plus documentée, n'est-elle pas, au moins en partie, rêvée, recrée, fantasmée ?

Dans *Démone*, nous l'avons dit, l'incertitude demeure sur le lieu de l'histoire racontée. Il n'empêche : c'est bien le mot « Lituanie » qui apparaît non seulement dans le titre, mais à plusieurs reprises dans le récit lui-même (et deux fois de suite dans les toutes dernières lignes). Quelles sont donc les grandes caractéristiques attribuées au monde « lituanien » dans ce roman ?

Il est d'abord rural, la ville n'y apparaît jamais, sinon pour être refusée : le narrateur exprime le souhait du groupe tout entier quand il s'écrie intérieurement : « Pas à Varsovie – oh non surtout pas à Varsovie... ». Il est aussi marqué par les traditions : ainsi des moissonneuses viennent en procession présenter leurs hommages aux châtelains à l'occasion d'une fête religieuse.

Il est également archaïque, puisque l'une des paysannes, s'inclinant devant la Chatte, dépose à ses pieds une superbe couronne tressée d'épis et de fleurs ; dans le même esprit, des paysans « un peu primitifs » perpétuent des rites païens, telles les offrandes à *Démone* accrochées aux grilles du parc. Le caractère rural peut s'appliquer sans difficulté à la Lituanie du début du XX^e siècle, s'il s'agit bien de cette période dans le roman. Quant à l'archaïsme, la Lituanie, dernier pays d'Europe à avoir été christianisé, a pu conserver longtemps – voire jusqu'à aujourd'hui – des traces de paganisme⁶.

Il est, enfin, immobile, immuable, il s'y passe finalement peu de chose. Sans doute l'arrivée de *Démone*, puis celle de la Dame-en-noir contribuent-elles à libérer de plus en plus les châtelains de toute convention et de tout lien avec ceux qu'ils jugent importuns. Mais il suffit de comparer, au début de l'œuvre : « Et les jours coulaient, doux, idylliques » et à la fin : « ... tout semblait engourdi, à force de silence, d'isolement et de paix... », pour comprendre à quel point la situation a peu évolué. La guerre même n'a pas de prise sur ce lieu préservé : grand-mère Casimira parvient aisément à berner le « traîneur de

⁵ Cf. *Courrier international* du 26/03/2012 (Internet).

⁶ Cf. « Le paganisme ressuscité », dans *Libération* du 03/01/2003 (Internet).

sabre, hideux et arrogant » qui veut « réquisitionner tous les éléments mâles du château et du village », en lui faisant croire que le village voisin n'est peuplé que de femmes ! Et de conclure : « Je suis désolée, mais vous ne trouverez pas dans ces parages de la chair à canon. » Exit le militaire. Cette fois-ci, nous sommes dans le fantasme, celui d'un éden resté à l'écart des convulsions de l'histoire. Max-Ulrich, tout particulièrement, n'a qu'un désir : demeurer dans ce monde clos sur lui-même, où rien ne change. Après un court voyage effectué avec sa grand-mère, il retrouve avec délice son domaine : « Je venais de là-bas, de la nuit... Le château s'était avancé vers nous, sur la neige, pour nous abriter. » Quel bonheur de s'enfouir dans « le long, le bel, l'éternel hiver... » Sans doute sommes-nous ainsi renvoyés à une image idéalisée et nostalgique de l'enfance, vue comme un paradis perdu.

Alors que la Lituanie de Guigonnat suggère un lieu poétique coupé du monde et de ses conflits, celle de Poirot-Delpech est nettement ancrée dans la réalité historique la plus tragique, à travers en particulier le désastre de la retraite de Russie et les violences de la répression tsariste. Pour vivre dans ce « carrefour de batailles, de races et de religions », il faut un caractère bien trempé. Et effectivement, la narratrice prête à la Lituanienne une très forte personnalité : audace, goût de l'originalité, refus de la médiocrité, insolence, rébellion, « folie », toutes caractéristiques magnifiquement résumées dans « Riskine, un nom de grand vent, toutes voiles dehors » et dont elle estime, elle, manquer cruellement. Nastenka lui a dit, à l'adolescence, qu'elle était « trop française pour éprouver quelque chose d'exceptionnel ». Et dès les premiers temps de son mariage, en effet, elle voit se profiler devant elle, telle Emma Bovary, un avenir parfaitement prévisible et monotone : « lancée sur la pente, condamnée aux perles sur un tricot neutre, aux enfants couverts de smokes, à la chasse avec le député, au studio à la neige, à la messe en famille, à la peur des ouvriers, aux dîners idiots, à la cellulite... »

N'apparaissant jamais en personne dans le roman, mais seulement à travers les propos lyriques de la narratrice, qui ne cesse de la valoriser, la Lituanienne prend vite une dimension mythique : « Elle est immense, corps de souveraine même pas soucieuse de régner (...), féroce et impénétrable, fragile seulement si ça lui plaît ; elle peut se taire des jours entiers, des années, des siècles (...). Stanka, c'est toute la gloire d'être née différente et de l'être restée ! » Elle devient « l'étrangère absolue », Lituanienne d'origine turque (caraïte), ce qui la rend doublement exotique et lui donne un prestige unique, écrasant pour son amie française : « À l'idée de n'être qu'une bonne grosse Dubois aux bains de mer dans son pays quand on pouvait être une Riskine venue de la Baltique, je sanglotais d'envie. »

Le personnage paraît d'autant plus exceptionnel qu'il pourrait bien avoir été purement et simplement inventé. C'est en tout cas ce qu'affirme Helga, une psychanalyste qui, dans les toutes dernières pages, fait naître Nastenka

des souffrances et frustrations de la narratrice (orpheline elle aussi, recueillie par charité par une vieille tante qu'elle déteste, menant une vie qu'elle juge toujours banale). Et elle exhibe comme pièce à conviction un ancien guide de Pologne dont « les pages des chapitres traitant de la Lituanie étaient tout usées, comme celles des prières courantes dans les missels. Tu aurais été le Dieu silencieux de mes messes inlassables. » C'est ainsi que la Lituanienne aurait pris corps, progressivement nourrie des divers détails trouvés sur Vytautas le Grand, Trakai, les Caraïtes, etc. L'emploi du verbe « réciter » au début du roman, quand la narratrice évoque le paysage lituanien « si plat et blanc, ciel et lacs mêlés », puis y introduit l'héroïne (« et elle, Nastenka, elle court le long de tout ce blanc, rêvant au poêle de faïence où elle va écraser sa joue... ») semble confirmer qu'elle aurait relu inlassablement les pages du guide pour en alimenter sa rêverie. Autre question troublante : à quelle adresse écrit-elle ? Elle parle tantôt de Houston, tantôt du Montana. N'a-t-elle pas mis tout simplement à chaque fois « Nastenka Riskine, États-Unis d'Amérique ? » En tout cas, toutes ses lettres sont revenues ouvertes et ont été saisies par la police, qui y trouve de quoi l'accuser d'avoir trouvé « l'idée des crimes Dubois ». Elle serait donc finalement une simple mythomane, une fabulatrice, ce qui autorise à donner une double signification au titre de l'œuvre, applicable soit à la Lituanienne, jugée folle parce qu'absolument elle-même, donc en dehors de tout conformisme, de toute norme, soit à la narratrice, folle amoureuse de ce personnage qu'elle a créé, et internée à la fin du roman.

Les deux œuvres sont, chacune à leur manière, profondément originales et présentent de multiples intérêts, dont le moindre n'est pas le traitement du thème lituanien. La Lituanie est ici investie d'un fort pouvoir de suggestion, qu'elle évoque soit un monde immuable et édénique, soit une terre dont l'altérité radicale s'exprime à travers le personnage fantasmé de Nastenka. Cela peut sans doute s'expliquer par le destin si particulier de ce pays, grande puissance médiévale, intégré quelques siècles plus tard à l'Empire des tsars, avant de gagner son indépendance en 1918, puis de la perdre un quart de siècle plus tard, absorbé cette fois par l'Union soviétique (en nous limitant bien sûr à l'époque où furent écrits les romans) : voilà qui ouvre des perspectives à l'imagination. Mais on peut y trouver aussi un écho lointain du mythe romantique des Confins, né chez les Polonais qui s'étaient exilés en France après l'insurrection de 1831, notamment Mickiewicz (qui fit ses études à Vilnius et fut enseignant à Kaunas) et diffusé progressivement dans la sensibilité littéraire française : « De leur lointaine émigration, de France, ils développent une mythologie nouvelle. De là-bas, tout se passait en rêve. De quoi rêvait Mickiewicz ? Certes pas de Varsovie, ni de Poznan, ni de Cracovie (...) Le paradis perdu lituanien revêtait désormais les traits d'une contrée idéale dont tous les éléments concor-

daient en une parfaite harmonie.⁷ » Citons à ce sujet la fameuse invocation du *Pan Tadeusz* (*Messire Thaddée*) de Mickiewicz, publié à Paris en 1834 :

Lithuanie, ô ma patrie ! Il en est de toi comme de la santé ;
On ne t'apprécie à ta juste valeur qu'après t'avoir perdue !
Si je vois et décris aujourd'hui ta beauté dans tout son éclat,
C'est que je te pleure, ô mon pays !

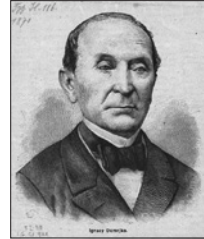
Ce romantisme persiste encore dans le célèbre « appel » d'Oscar Milosz, en 1919 : « Venez, je vous conduirai en esprit vers une contrée étrange, vaporeuse, voilée, murmurante. Nous voici aux confins des terres polonaises. (...) Un coup d'aile, et nous survolerons un pays où toutes choses ont la couleur éteinte du souvenir. Une senteur de nymphéas, une vapeur de forêt moisissante nous enveloppe. C'est Lietuva, la Lituanie, la terre de Gėdymin et de Jagellon », texte qui semble annoncer à la fois la rêverie poétique et mélancolique de Guignonat et celle, plus âpre et marquée par l'Histoire, de Poirot-Delpech.

⁷ Cf. « Le mythe des Confins ou comment y mettre fin » (1998), par Daniel Beauvois, cité par Marie-France de Palacio dans son article « Résurgences romantiques : l'engouement français pour les Lituaniens en exil, vers 1860 », publié dans *Darbai ir Dienos*, 2011.

Les études à Paris et le premier travail en Alsace d'Ignacy Domeyko (1802-1889) d'après ses mémoires

Piotr Daszkiewicz

Issu de la petite noblesse de l'ancien grand-duché de Lituanie, Ignacy Domeyko est considéré comme l'un des plus grands géologues du XIX^e siècle. Réfugié en France après la défaite de l'insurrection polono-lituanienne de 1830-1831, il se distingua par ses recherches au Chili où il passa la majeure partie de sa vie. Durant son exil en France, Domeyko compléta ses études à Paris et passa quelques mois en Alsace au service des Koechlin. Il a laissé un témoignage de cette période de sa vie dans ses mémoires écrits en polonais et qui méritaient d'être portés à la connaissance du public français.



Ignacy Domeyko
(F. Tegazzo, 1871)

Lorsqu'il se remit à étudier en France, Domeyko avait déjà 29 ans et plusieurs années d'études derrière lui, de 1816 à 1822 à l'Université de Vilnius où il avait suivi des cours de chimie, physique, mathématiques, astronomie, histoire naturelle, minéralogie mais aussi architecture, philosophie, littérature polonaise et histoire. Il choisit les mathématiques comme matière principale de son examen de maîtrise. Il soutint un mémoire intitulé « Comment on expliquait jusqu'à présent le calcul différentiel et comment il faut l'expliquer dans l'état actuel des mathématiques »¹.

En arrivant à Paris, Domeyko avait donc déjà une bonne formation et un considérable bagage de connaissances scientifiques, même s'il avait passé six ans de sa vie à gérer les biens familiaux, ou encore à organiser un haras et une école pour les enfants des paysans. Ajoutons aussi que sa situation fut meilleure que celle de la majorité des insurgés exilés en France. Il put venir à Paris et éviter d'être confiné en province dans un « dépôt », comme on appelait à l'époque les camps formés pour ces réfugiés. Probablement grâce à l'aide du prince Adam Czartoryski et de son entourage, il put aussi continuer ses études.

¹ Ce mémoire *Jak dotąd tłumaczono zasady rachunku różniczkowego i jak w dzisiejszym stanie matematyki należy je tłumaczyć* fut édité à partir du manuscrit par Samuel Dickstein à Varsovie en 1921.

Les mémoires de Domeyko nous offrent une exceptionnelle image du Paris savant de la première moitié du XIX^e siècle. Les particularités de ses professeurs sont décrites avec un grand talent d'observation et beaucoup d'humour. Ces mémoires constituent aussi un important document biographique sur Domeyko, décrivant des années décisives pour sa future carrière scientifique au Chili, et pour l'histoire des collections naturalistes en France. Pierre-Jacques Chiappero établit une relation directe entre l'envoi des collections à Paris et ses années d'études au Muséum national d'Histoire naturelle et à l'École des Mines, car Domeyko adressa ces précieux envois à ses anciens professeurs et collègues².

En 1908, Józef Tretiak, le rédacteur et éditeur de la première édition,³ présente l'histoire de ces mémoires. Domeyko avait laissé plusieurs de ses écrits à l'état de manuscrit. Ses enfants décidèrent en 1898 de faire don de ses mémoires à l'Académie des arts et des sciences à Cracovie. Le savant les avait rédigés à un âge déjà très avancé, probablement quelques années avant sa mort. C'est sans doute la raison de certaines erreurs, par exemple dans l'orthographe de quelques noms. On peut également supposer qu'après tant d'années Domeyko ait oublié certains faits, même importants, que les autres s'étaient déformés dans sa mémoire et que, peut-être, certains avaient pris une importance qu'ils n'avaient pas à l'époque.

Dans l'introduction de la première édition, nous trouvons des précisions sur la manière dont il écrivait : dès son entrée dans l'armée des insurgés en 1831, il nota dans son calepin tout ce qui lui arrivait de notable. Un jour, ce journal lui fut volé dans un hôtel parisien. Domeyko, privé de ces précieuses notes, décida de reconstruire de mémoire le contenu de ce premier journal. La partie qui contient ses souvenirs parisiens n'a pas été volée et fut écrite par le savant sur la base de ses propres notes. L'original du manuscrit révèle que Domeyko modifia à plusieurs reprises certains fragments du texte, notamment le chapitre 8, intitulé *Quelques mots sur les savants dont j'ai fréquenté les cours à Paris durant les années 1832-33* et dédié à ses études.

Le savant y explique qu'en France, après une période d'agitation politique dans le milieu des émigrés, il reprit goût à la science. Il désira donc saisir l'opportunité d'apprendre autrement qu'à l'aide de manuels ou en écoutant des professeurs qui n'avaient eu accès au savoir que de seconde main. Ces enseignants ne connaissaient en effet Gay-Lussac⁴ et Thénard⁵ que par leur

² Chiappero P.-J. 2016. « Deux exemples des relations minéralogiques d'Ignacy Domeyko avec la France », in : *Les collections et les collectionneurs polonais hors de Pologne*, Conférence à la Bibliothèque Polonaise à Paris (sous presse)

³ Domeyko I. 1908. *Pamiętniki, 1831-1838. Z autografów wydął*. Józef Tretiak. W Krakowie, Nakładem Akademii Umiejętności.

⁴ Louis Joseph Gay-Lussac (1778-1850), chimiste et physicien, surtout connu pour ses études sur les propriétés des gaz.

⁵ Louis Jacques Thénard (1777-1857), chimiste et homme politique, célèbre pour ses travaux sur l'application de procédés chimiques dans l'industrie, la découverte du « bleu de Thénard » pour colorer la porcelaine, l'isolement du silicium, la découverte de l'eau oxygénée et du bore. Il est à l'origine du système de la classification des métaux.

nom ou leur réputation, et ne faisaient que puiser dans leurs manuels. Mieux valait suivre personnellement les cours de ces savants qu'il vénérât, dès sa jeunesse, autant que les inventeurs et les fondateurs de la science moderne. Domeyko décida donc d'abandonner pour longtemps la politique et de suivre des cours à la Sorbonne, au Collège de France, au Muséum national d'Histoire naturelle (Jardin des Plantes) et aux Arts et Métiers. Notons que, très rapidement, il fut déçu par ces cours :

« C'est une chose exceptionnelle d'écouter un inventeur quand il parle en personne de son invention et quand son nom est célèbre et voué à l'immortalité. J'avoue qu'en passant les portes de la Sorbonne, il me semblait que j'allais apprendre plus de quelques mots prononcés par ces célèbres savants de premier ordre que de nombreux cours prodigués dans nos universités. Je me suis trompé ».

Domeyko décrivit ainsi ses études à Paris :

Je m'étonnais que, bien que son cours à la Sorbonne [celui de J.N.P. Hachette⁶] fût gratuit, seulement huit élèves le suivissent. Quand j'interrogeai l'un d'eux sur la raison de ceci, il me répondit que les jeunes en particulier, qui désiraient devenir architectes ou ingénieurs à Paris, préféraient payer cher les cours privés de professeurs inconnus plutôt que de suivre les cours d'Hachette, jugés peu utiles. En effet, deux mois plus tard, moi aussi je payai de ma poche une somme relativement élevée pour les cours particuliers du jeune professeur Adhémar⁷. J'avais découvert qu'on pouvait être un grand géomètre comme l'était Hachette, être célèbre et même être fondateur d'une science, mais aussi être incapable d'enseigner.

M. Francoeur, professeur de calcul intégral et de calcul différentiel à la Sorbonne⁸, n'avait plus d'élèves. Il avait la cinquantaine, mais était de santé fragile. Il me rappelait, par ses cours et par sa méthode, M. Poliški⁹ dont j'avais suivi le cours jadis à Vilnius. On pouvait apprendre davantage des écrits de Francoeur que de ses cours.

Le baron Poisson¹⁰ était probablement le plus profond des mathématiciens de cette époque. Il enseignait la mécanique rationnelle à la Sorbonne. Sérieux, modeste, simple dans son comportement, il avait véritablement quelque chose d'extraordinaire dans la forme de son visage, quelque chose qui révélait un

⁶ Jean Nicolas Pierre Hachette (1769-1834), connu pour ses travaux en géométrie descriptive et parce qu'il a enseigné à toute une génération de futurs grands mathématiciens.

⁷ Joseph-Alphonse Adhémar (1797-1862), mathématicien, l'auteur de *Révolutions de la mer. Déluges périodiques* (Paris 1842), *Cours de mathématiques à l'usage de l'ingénieur civil*, (Paris 1832-56), *Traité de géométrie descriptive*, (Paris 1834), *Traité de perspective linéaire*, (Paris 1838), *Traité des ombres* (1852).

⁸ Louis-Benjamin Francoeur (1773-1849) premier titulaire de la chaire d'algèbre supérieure.

⁹ Michał Pełka Poliški (1783-1848), mathématicien, professeur de l'Université de Vilnius, auteur d'un manuel de géodésie et de trigonométrie et un des premiers historiens à s'occuper de l'histoire de cette université.

¹⁰ Siméon Denis Poisson (1781-1840), mathématicien, astronome et physicien, connu principalement par ses travaux sur les intégrales définies, le calcul des variations et la loi de Poisson dans la théorie des probabilités ainsi que par ses travaux en physique sur la gravitation et la mécanique des planètes.

esprit supérieur. Il expliquait avec difficulté, il se fourvoyait souvent dans ses calculs et il était assez sec dans ses cours. Les élèves de l'École Normale étaient obligés d'assister à ses cours. Hormis eux, il n'avait que quatre auditeurs qui venaient l'écouter de leur plein gré.

Le baron Thénard était tout à fait différent, tant par son caractère que par son apparence. C'était un véritable gentilhomme servant et un bavard. Il avait jusqu'à trois cents auditeurs à la Sorbonne et presque autant au Collège de France. Il adorait les applaudissements. On l'applaudissait généreusement quand il entrait dans la salle et à la fin de chaque cours. Il était de grande taille et avait un visage rond un peu pustuleux et assez commun. Il ne cachait pas sa volonté de plaire aux auditeurs. Il était accompagné par M. [Claude-François] Barruel, un très bon préparateur qui connaissait bien ses caprices et était toujours présent quand Thénard avait besoin d'une expérience. Ses leçons étaient amusantes et assez claires, un peu théâtrales. Il faisait involontairement penser à cette caricature, publiée à Paris, sur laquelle on voit Gay-Lussac travailler en laboratoire et faire des découvertes tandis que Thénard discute en gesticulant à travers une fenêtre. Comme je viens de le dire, Thénard était un gentilhomme servant. Napoléon n'a pas rendu un grand service à la science en donnant aux savants des titres de baron. On raconte qu'une fois le prince d'Angoulême assistait au cours de Thénard à l'École Polytechnique. Il y fut question d'hydrogène. Thénard s'adressa avec une grande humilité au prince, en disant : « voilà l'oxygène, voilà l'hydrogène, les deux gaz qui auront l'honneur de se combiner devant Votre Altesse ».

Toutes les leçons étaient très intéressantes, faciles à comprendre et peu fatigantes. Cependant, qui désirait apprendre la chimie préférait payer six cents francs à Barruel pour ses cours de travaux pratiques, plutôt que d'écouter gratuitement Thénard.

Dumas¹¹ remplaça rapidement Thénard, tant à la Sorbonne qu'au Collège de France. À l'époque, il dominait les jeunes chimistes. Il était connu pour ses inventions et son œuvre considérable. Il improvisait avec autant de facilité que Thénard, mais avec plus de sérieux. Il s'exprimait plus correctement, sans exagération, de manière expressive et toujours fidèle au programme de ses cours. On voyait qu'il ne courait pas après les applaudissements, qu'il préparait ses leçons et donnait ses cours méticuleusement et de manière très ordonnée.

Cette année-là, deux savants donnèrent des cours de physique à la Sorbonne : Dulong¹² et Pouillet¹³. J'allai écouter les deux avec grande attention.

¹¹ Jean Baptiste André Dumas (1800-1884), chimiste, pharmacien et homme politique, connu pour ses travaux en chimie organique dont la découverte des amines et de l'antracène. Il formula aussi les principes fondamentaux de la chimie générale.

¹² Pierre Louis Dulong (1785-1838), chimiste et physicien, connu par ses travaux sur la chaleur spécifique, la dilatation et l'indice de rétraction des gaz ainsi que par la découverte du chlorure d'azote.

¹³ Claude Servais Mathias Pouillet (1790-1868), physicien et homme politique, connu par les premières mesures quantitatives de la chaleur émise par le soleil et par les travaux sur la compressibilité des gaz, sur les lois expérimentales relatives à l'intensité du courant électrique. Inventeur de la boussole des tangentes et de la loi de Pouillet.

Je ne perdis aucune leçon. Dulong était pour moi le type même du sage. Il me rappelait Jędrzej Śniadecki¹⁴ tant par sa physionomie que par son sérieux, un peu sec. Il était de petite santé. Sa voix était atténuée mais agréable. Il parlait avec une telle précision mathématique qu'il n'y avait dans son cours pas un seul mot de trop et qu'il n'y manquait aucun pour que ce fût clair. Cependant, l'auditoire parisien ne l'aimait pas. La salle était vide - seuls les élèves de l'École Normale allaient, par devoir, y écouter ses leçons.

Pouillet, au contraire, improvisait ses cours comme s'il était au château du roi qu'il fréquentait ou à une tribune parlementaire. Il était encore jeune, très élégant, avec un visage agréable. Il expliquait ses cours avec une grande vivacité et un bavardage à la française, de façon très claire et très intéressante. Un préparateur très habile l'accompagnait en faisant la démonstration des expériences. Je dirais qu'il évitait les choses difficiles, les formules et des calculs, et présentait toute la physique comme une chose amusante, pleine d'humour et aisée à comprendre pour tout le monde.

Arago¹⁵ le surpassait, durant ses cours publics d'astronomie, en cet art de la vulgarisation de la science. Il donnait ses cours à l'Observatoire. Il suffit de dire qu'un Anglais, qui habitait avec moi au Carrefour de l'Observatoire, homme n'ayant aucune formation scientifique et connaissant très peu le français, ne se tenait plus de joie et fondait en larmes quand je l'amenaï au cours de M. Arago. Il n'y avait rien étonnant à cela. Il avait un beau et sage visage, je dirais qu'il tirait avantage de ses grands yeux noirs pour mettre la science à la portée de ses auditeurs. Il séduisait et enchantait. Sa voix portante, bourdonnante, saillante, ainsi que sa façon de s'exprimer si correcte et si bonne qu'elle était un modèle de plus beau français, y contribuaient fortement. Cependant, après quelques leçons, quand la première agréable impression qu'il m'avait faite se dissipa et que je commençai à analyser comment il présentait chaque chose, je m'aperçus que ce grand art qu'il possédait reposait sur le soin qu'il mettait à éviter toute chose un peu plus complexe, dont il avait la certitude qu'elle ne serait pas accessible à tous les auditeurs. Il ne présentait pas les détails qui exigeaient une bonne connaissance des mathématiques, et s'appuyait sur les faits qu'il pouvait présenter de façon figurée et pittoresque. Il ne cherchait pas à épuiser tout le sujet ni à donner une vue exacte de la matière mais il voulait être compris. Il désirait que la matière qu'il enseignait avec tant d'imagination, avec un grand talent et une grande facilité soit claire, transparente et peu fatigante.

¹⁴ Jędrzej Śniadecki (1768-1838) médecin, chimiste, naturaliste et philosophe, auteur de la terminologie chimique en polonais, il fut aussi le premier à soigner en 1822 le rachitisme par l'exposition au soleil. Professeur de Domeyko à l'université de Vilnius.

¹⁵ François Arago (1786-1853), astronome, physicien et homme politique, connu par ses travaux en optique ainsi que sur le magnétisme, la polarisation de la lumière, la vitesse du son et celle de la lumière.

Les leçons de Gay-Lussac étaient de nature différente. Je les suivis, durant un printemps, dans un laboratoire du Jardin des Plantes. Gay-Lussac avait la physionomie d'un homme modeste, pratique, travailleur et sans prétentions. Il ne s'aventurait pas dans les théories ni dans les grandes idées de la science. Son discours était un peu sec et monotone mais clair et catégorique. Quand il faisait preuve de son art oratoire, tout en préparant un appareil pour une expérience, on voyait à ce moment-là quel maître il était, lui qui analysa la nature, à qui la chimie doit tant de découvertes, et qui survivra dans l'histoire du progrès à de nombreux rois, empereurs et oppresseurs de nations. Ce qu'on apprend des yeux et de la bouche d'un tel homme, quand on l'observe durant une démonstration pratique de ses propres découvertes, il est difficile de l'apprendre des livres. On ne l'oublie jamais.

Duméril¹⁶, Brongnard (père)¹⁷, Blainville¹⁸ et le jeune Jussieu¹⁹, dont je suivais les cours au printemps dans le même Jardin des Plantes, avaient la même manière d'enseigner la science.

C'était l'époque où la plus jeune des sciences, la géologie, récemment marquée par le décès de Cuvier²⁰, tournait la tête des touristes et de toutes sortes de dilettantes de la science. Les cours de Prévost²¹ à la Sorbonne étaient intéressants pour le grand public. Il enseignait avec une grande facilité et beaucoup de clarté les notions nouvelles sur la formation des montagnes et des volcans. Son auditorium était composé des partisans d'une certaine école qui voulait soumettre toutes les observations et les faits géologiques aux lois et aux causes connues jusqu'à présent. Il était récemment revenu d'une expédition à l'Ile Julia et décrivait de façon très expressive son éruption volcanique, son surgissement de la mer. Il racontait avec force détails comment il s'était précipité pour occuper, au nom de la France, cette nouvelle terre sortant du fond de la mer, comment il y avait planté le drapeau tricolore et comment il avait nommé cette île Julia en l'honneur de la Révolution de juillet. Il nous raconta que, plus tard, les géologues anglais étaient arrivés, avaient ôté le drapeau et donné un autre nom à cette île mais qu'elle s'était enfoncée dans la mer, emportant avec elle toutes les prétentions de ces deux puissances. Prévost mettait surtout l'accent sur la théorie des

¹⁶ André Marie Constant Duméril (1774-1860), zoologiste français, collaborateur de Georges Cuvier, connu pour ses travaux en herpétologie et en ichtyologie.

¹⁷ Alexandre Brongniart (1770-1847), minéralogiste et paléontologue, directeur de la manufacture de porcelaine à Sèvres et professeur au MNHN, fondateur de la paléontologie stratigraphique.

¹⁸ Henri-Marie Ducrotay de Blainville (1777-1850) zoologiste anatomiste et paléontologue, connu pour ses travaux sur les monotrèmes (l'ornithorynque), les mollusques, les vers parasites de l'homme et les bélemnites.

¹⁹ Adrien Henri de Jussieu (1797-1853), botaniste et médecin, connu pour ses travaux en systématique des plantes.

²⁰ Georges Cuvier (1769-1832) considéré comme un de fondateurs de la paléontologie moderne et de l'anatomie comparée.

²¹ Constant Prévost (1787-1856) géologue, connu surtout pour avoir affirmé l'actualisme (l'uniformisme) et pour ses recherches ayant pour but de rattacher les événements actuels avec les événements passés.

cratères centraux (de soulèvements²²) et de manière générale sur la théorie des soulèvements de la croûte terrestre.

M. Cordier²³, dans son cours sur la géologie au Jardin des Plantes, était plus sévère, plus profond, et se montrait plus prudent au sujet de l'avenir de cette nouvelle science. Je l'écoutais avec grand plaisir. Je me souviens néanmoins que je ne fus pas content de son dernier cours. Il y résumait tout son enseignement et en déduisait les principaux changements et métamorphoses du globe terrestre dès sa création. Quand il en arriva, contrairement à sa volonté, et après cette revue de toute une série de catastrophes, à une conclusion sur l'inévitable destruction de notre planète, il ne sut pas comment se tirer d'affaire avec cette fatale conséquence et se contenta d'annoncer que cela ne pouvait pas se produire et que, dans le cas contraire, cela n'arriverait que dans de nombreux, nombreux siècles et que ce n'était, par conséquent, pas la peine d'y penser.

Je dois avouer que, dans cette innombrable série de cours que j'ai mentionnés et à laquelle je dois ajouter ceux de Beudant²⁴ à la Sorbonne, de Clément Desormes²⁵ (un parent de Montgolfier²⁶) au Conservatoire des Arts et Métiers, de Brongniart jeune²⁷ au Jardin des Plantes, de Becquerel (père)²⁸ à la Sorbonne et plusieurs autres, je n'ai pas entendu, même prononcé par hasard, même involontairement, le mot « Dieu » ou Créateur. Cependant quel fut l'objet de la science, des recherches présentées dans tous ces cours prononcés par les plus grands savants de ce siècle ? C'est ce que fut et ce qui est l'œuvre du Dieu immortel et Ses affaires.

Imaginez-vous que, durant deux ans, hormis ma participation aux mouvements de l'émigration, j'allais, sans trêve, d'une leçon à l'autre, prodiguées par les physiciens, chimistes, naturalistes et mathématiciens que je viens de mentionner. Enfin, cette avidité de l'esprit assoiffé de savoir me fatigua et je déclarai, sursaturé de la Sorbonne et du Collège de France, que je voulais aller dans une usine et me joindre aux ouvriers. Le bon monsieur Cassin de Taranne me donna une lettre de recommandation pour M. Payen²⁹ afin qu'il m'accepte dans son usine d'acide sulfurique qui, à l'époque, passait pour la meilleure de

²² En français dans le texte original.

²³ Louis Cordier (1777-1861), géologue, minéralogiste et homme politique, il participa à l'expédition de Bonaparte en Egypte, il contribua fortement à l'enrichissement des collections du MNHN.

²⁴ François Sulpice Beudant (1787-1850), minéralogiste et géologue, connu pour ses travaux sur la composition chimique, la cristallisation et la classification des minéraux.

²⁵ Nicolas Clément-Desormes (1779-1841), chimiste et physicien, connu pour ses travaux sur l'iode et la propagation de la chaleur dans les gaz et la synthèse chimique.

²⁶ Les frères Montgolfier, Joseph (1740-1810) et Étienne (1745-1799), industriels, inventeurs de la montgolfière.

²⁷ Adolphe Théodore Brongniart (1801-1876), botaniste et paléontologue, considéré comme le fondateur de la paléobotanique.

²⁸ Antoine César Becquerel (1788-1878), physicien connu par ses travaux en l'électrochimie, la climatologie et la physiologie.

²⁹ Anselme Payen (1795-1871), chimiste, industriel, fondateur de plusieurs usines chimiques.

Paris. Elle était inaccessible aux étrangers et même aux Français. Je donnai la lettre à M. Payen, qui me regarda avec une telle tendresse, que je compris n'avoir rien à attendre ni espérer.

Je revins au Collège de France pour écouter encore le cours de M. Elie de Beaumont³⁰ qui, à cette époque, avait été nommé professeur de géologie à la place de Cuvier.

Parmi tous les professeurs parisiens que j'ai mentionnés auparavant, personne n'avait moins de talent (à l'exception de Becquerel) pour enseigner que Beaumont. Il parlait avec une voix tellement silencieuse, tellement basse, en une langue si obscure, avec si peu d'imagination, qu'il fallait être assis juste à côté de lui pour capter quelque chose de ses paroles. Penché sur le côté, les yeux fixés au sol, il interrompait constamment ses paroles par des grognements et il avalait les syllabes atones. Il se perdait dans les détails et consultait constamment ses notes. Il était en outre maigre, chauve et avait les poumons fragiles. Il n'avait même pas dix auditeurs.

Cela étant, après avoir perdu deux ou trois leçons, je commençai à noter des faits partiels et à comprendre les points essentiels qu'il retenait de l'histoire du globe terrestre. Bien que cela nécessitât beaucoup d'efforts et une grande attention, les idées ingénieuses que je retenais de lui aiguisèrent bien plus ma curiosité que les élégants cours de Prévost et de Cordier. Je dois avouer que ces derniers m'avaient préparé pour écouter Beaumont et que, sans ces cours, je ne l'aurais pas compris.

Un jour, à la fin de son cours, il annonça qu'il pensait faire une excursion géologique à Alençon et dans ses environs afin de montrer les gisements secondaires et transitoires, et qu'il accepterait volontiers dans sa compagnie tous les auditeurs qui désireraient se joindre à lui. Le jour dit, je me rendis à Alençon bien que je n'eusse presque plus d'argent, à peine de quoi m'entretenir. Ce voyage me rapprocha de M. Beaumont. Le premier jour, de trois heures du matin jusqu'à vingt-deux heures, nous parcourûmes à pied une distance de neuf lieues. Chacun de nous, y compris notre guide, rapporta un bon sac de pierres, des roches et des fossiles.

Les deuxième et troisième jours, peu de personnes furent capables de soutenir le rythme de marche de Beaumont. J'étais toujours auprès de lui et, en quatre jours, j'appris plus que durant les longs cours à la Sorbonne.

Un jour, pendant une pause, Beaumont, qui était un grand ami des Polonais, percevant chez moi un intérêt pour la géologie, me dit : « pourquoi ne songeriez-vous pas à vous consacrer aux sciences minières ? Une inscription à l'École des Mines pourrait être utile, vous pourriez y apprendre la pratique ». Je le remerciai pour ce conseil. Peu après, Beaumont revint à Paris avec quelques touristes, et moi je continuai ma promenade avec un de mes camarades que

³⁰ Léonce Elie de Beaumont (1798-1874), principal auteur de la carte géologique de France, géologue connu surtout par sa théorie de la formation des cordillères et le système des montagnes.

Beaumont m'avait recommandé. En neuf jours, nous parcourûmes une partie de la Bretagne, de la Touraine, du Maine, je visitai à pied Tours-le-Mans, Bourges, etc. Durant cette excursion, je pris vraiment goût à la géologie, à la minéralogie et aux sciences des mines.

Quelques mois plus tard, je fus accepté à l'École des Mines, grâce à la recommandation de M. Beaumont, et pendant trois ans je côtoyai sur les bancs les jeunes élèves de l'École Polytechnique. Je nouai, parmi eux, des liens d'amitié avec MM Ebelman³¹, Pernolet³², Daubrée³³, Delasnaye, St. Claire Deville³⁴, Petit et un jeune Turc, Ehmed ; cette école traça ma route vers l'Amérique.

Dès mon entrée à l'École des Mines, je dis adieu à la Sorbonne et au Collège de France. Au Collège, il n'y eut que le cours de mécanique que je ne parvins pas à abandonner. M. Binet³⁵, connu pour ses sentiments religieux, le dispensait. Il y n'y avait que trois élèves, un Belge, un Français dont plus tard j'appris qu'il était jésuite, et moi. Parfois, Binet restait après le cours et nous discussions de choses diverses et courantes.

Une fois, je lui demandai comment expliquer que, dans une science aussi élevée que l'astronomie, on trouvât de nos jours des savants totalement athées et matérialistes. Binet avait déjà les cheveux gris, il était l'ami de cœur de M. Cauchy³⁶, connaissait bien Laplace³⁷, Lagrange³⁸, Lalande³⁹. Arago et la majorité des académiciens ne l'aimaient pas.

Il me donna une longue explication et plusieurs détails intéressants sur ces savants. Il avait bon cœur et il ne croyait pas que ces savants, même Lalande, eussent l'âme dépourvue de Dieu. Faute d'éducation religieuse, disait-il, et vivant dans un monde parisien enclin au bavardage, ces gens ne pouvaient que faire preuve d'un immense amour-propre et de fierté. Lui-même - me disait, mon prédécesseur Lalande, se mentait à lui-même. Il écrivait une chose et en pensait une autre. Le père Emery, supérieur de St. Sulpice, célèbre par son action

³¹ Jacques-Joseph Ebelmen (1814-1852), ingénieur des mines et chimiste, connu par ses travaux en chimie appliquée à la céramique.

³² Charles Claude Philibert Nicolas Jules-Pernolet (1814-1888), ingénieur des mines et homme politique, directeur des Mines de plomb argentifère de Poullaouën et Huelgoat.

³³ Gabriel Auguste Daubrée (1814-1896), géologue et professeur à la faculté des sciences de l'Université de Strasbourg, du MNHN et de l'École des Mines, célèbre pour ses travaux sur les météorites, les volcans, les tremblements de terre et ses expériences sur la production artificielle des minéraux.

³⁴ Charles Saint-Claire Deville (1814-1877), géophysicien et minéralogiste, auteur de la carte topographique de Guadeloupe, connu aussi par ses travaux en volcanologie et météorologie.

³⁵ Jacques Philippe Marie Binet (1786-1856) mathématicien et astronome, connu pour ses travaux en calcul matriciel (formule de Binet) et la cinématique des planètes.

³⁶ Augustin Louis, baron Cauchy (1789-1857), mathématicien et physicien connu surtout pour ses travaux sur la théorie des groupes et dans le domaine de l'optique.

³⁷ Pierre-Simon de Laplace (1749-1827), mathématicien, physicien, astronome et homme politique, connu pour son apport à l'astronomie mathématique, la mécanique céleste et l'analyse mathématique ainsi qu'au calcul de probabilité.

³⁸ Joseph Louis, comte de Lagrange (1736-1813), mathématicien, astronome, fondateur du calcul des variations, il contribua à la théorie des groupes, à la mécanique des fluides et à l'établissement du système métrique.

³⁹ Joseph Jérôme Lefrançois de Lalande (1732-1807), astronome et directeur de l'Observatoire de Paris.

apostolique, le connaissait bien et entretenait des relations avec lui. Il racontait qu'en privé Lalande était totalement différent. Il avait des sentiments religieux et respectait la foi malgré tout, ce qui apparaît dans les écrits philosophiques qu'il laissa. Son malheur et sa maladie consistaient en une soif de célébrité, le désir de plaire, l'orgueil, et un désir passionné qu'on parlât de lui à Paris le plus et le plus souvent possible, et uniquement de lui. Ceci l'empêchait de descendre en son for intérieur et de s'analyser. Une fois, se trouvant en compagnie de dames et de savants parisiens, il s'aperçut qu'on s'occupait peu de lui et qu'il n'avait rien pour intéresser ces gens distraits. Il attrapa donc une araignée et la mangea avec une ostentation philosophique, comme un délice. Et pourquoi ? Uniquement pour qu'on répandît le bruit qu'il mangeait des araignées. Ce soir-là et pendant plusieurs jours de suite, on répéta : « est-ce possible ! M. Lalande mange des araignées »⁴⁰ - c'était très agréable pour lui d'entendre tout ça.

Curieusement Domeyko ne laissa pas de souvenirs de ses études à l'École des Mines. Sa première expérience professionnelle en Alsace est l'objet d'une autre partie de ses mémoires. Grâce à la recommandation de ses professeurs, il trouva en effet, en juillet de cette année-là, un emploi dans l'entreprise de la famille Koechlin, « de riches Alsaciens, banquiers et propriétaires d'usines ».

Domeyko expliqua que la famille Koechlin venait d'acheter le domaine de Bonnefontaine en Basse-Alsace qui valait trois ou quatre millions. Les propriétaires cherchaient un géologue et un ingénieur afin de réaliser une prospection de minerais de fer et de créer une fonderie :

Je fus choisi pour ce poste d'ingénieur. Je n'avais pas une grande opinion de ma personne et c'est la première fois que je devais gagner ma vie, je n'osais pas marchander. J'acceptais donc avec joie un salaire annuel de 1200 francs. Un formidable château se dressait à Bonne Fontaine, une vie de banquiers, une excellente table et une haute société. Messieurs Köchlin m'accueillirent très bien. Mme Köchlin, l'épouse du plus jeune, et ses enfants, avaient pour moi plus de respect que pour n'importe quel autre fonctionnaire. Je commençai mon travail avec un grand enthousiasme. Dès le matin, je parcourais les forêts avec les ouvriers à la recherche de minerais et je trouvais, en divers lieux, des gisements relativement riches. Messieurs Köchlin m'en furent reconnaissants. Ils préparaient le plan d'établissement d'une fonderie dont je devais être l'un des actionnaires.

J'étais content, presque heureux, quand je travaillais dans la forêt et que je m'occupais des minerais. Cependant, je dois avouer qu'il me manquait quelque chose, au château, à table et dans les salons. Je m'ennuyais, ma nature aristocratique se réveilla. Toute cette politesse, la commodité, l'ordre, le bon ton,

⁴⁰ En français dans le texte original.



Le château de Bonnefontaine aujourd'hui, ancien domaine de la famille Koechlin.

tous liés à un esprit d'économie et de comptabilité, tout cela était pour moi le signe d'une noblesse récente. J'acceptais plus que je n'aimais ce comportement. Parfois, durant les conversations à l'opulente table, en buvant du champagne et en goûtant de délicieux desserts, il me semblait apercevoir derrière la porte ma mère, triste comme si elle me rapprochait quelque chose. En plus, Messieurs Köchlin étaient protestants. Ils aimaient taquiner les prêtres et la vieille noblesse française bien que Madame et son frère fussent de fervents catholiques. Les dimanches, il me fallait marcher deux lieues [environ 9 km] pour aller à la messe.

Quand l'automne arriva, Mme Köchlin partit avec les enfants pour Paris et ces Messieurs - deux frères - pour Mulhouse, afin de s'occuper de leurs grandes usines. Je restai afin de terminer mes recherches de minerai de fer. Le froid et l'humidité dans les forêts me rendirent malade et mon moral se dégradait de jour en jour. Un matin, je reçus une lettre de Duvernoy⁴¹ mon professeur de minéralogie. Il me proposait d'aller à Coquimbo au Chili et d'y prendre un poste de professeur de chimie et de minéralogie, avec un salaire de 1200 piastres (6000 francs) et le remboursement des frais de voyage.

⁴¹ Domeyko se trompe : il s'agit de Pierre-Armand Dufrénoy.

Turinys

Vilniaus Rytų Europos institutas:

vienintelis sovietologijos centras į rytus nuo Vyslos iki 1939 metų

Marek Kornat, politikos istorijos profesorius, Krokuvos Jogailos universitetas

René Ristelhueber (1881-1960), Prancūzijos ambasadorius elzasetis Kaune

Julien Gueslin, istorikas, kuratorius, Strasbūro nacionalinė universitetinė biblioteka (BNU)

Antanas Liutkus (1906-1970), Lietuvos diplomatas ir išeivijos menininkas

Jonas-Perkūnas Liutkus, buvęs Prancūzijos lietuvių bendruomenės pirmininkas, A. Liutkaus sūnus

Antano Liutkaus spalvų sugrįžimas

Elvyra Markevičiūtė, teatrologė, kuratorė, Kauno apskrities viešoji biblioteka (KVB)

La Folle de Lituanie (Lietuvos pamišėlė) ir Démonne en Lituanie

(*Demonė Lietuvoje*): du prancūziški aštuntojo dešimtmečio literatūros NSO

Jean-Claude Lefebvre, literatūros mokytojas, Île-de-France

Ignaco Domeikos (1802-1889) studijos Paryžiuje ir pirmasis darbas Elzase jo memuaruose

Piotr Daszkiewicz, mokslo istorikas, Nacionalinis gamtos istorijos muziejus (MNHN), Paryžius

Summary

Vilnius Eastern Europe Institute:

the Only Centre of Soviet Studies to the East of Vistula before 1939

Marek Kornat, professor of political history, the Jagiellonian University in Krakow

René Ristelhueber (1881-1960), the French Ambassador from Alsace in Kaunas

Julien Gueslin, historian, curator, Strasbourg National and University Library (BNU)

Antanas Liutkus (1906-1970), Lithuanian Diplomat and Exile Artist

Jonas-Perkūnas Liutkus, former president of the Lithuanian Community in France, A. Liutkus's son

The Return of Antanas Liutkus's Colours

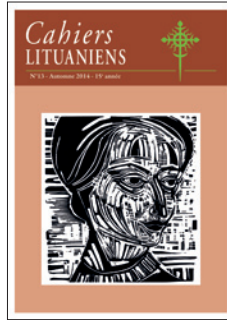
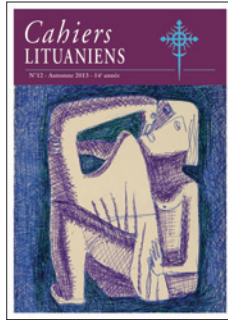
Elvyra Markevičiūtė, theatre critic, curator, Kaunas County Public Library (KVB)

La Folle de Lituanie (Mad Woman from Lithuania) and Démonne en Lituanie (She Devil in Lithuania): Two French Literary UFOs of the 1970s

Jean-Claude Lefebvre, teacher of literature, Île-de-France

Ignacy Domeyko's (1802-1889) Studies in Paris and First Job in Alsace in his Memoirs

Piotr Daszkiewicz, science historian, National Museum of Natural History (MNHN), Paris



Cahiers LITUANIENS

Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

www.cahiers-lituanien.org



N° ISSN 1298-0021